

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

UNE BLANCHITÉ EN MOUVEMENT ?

REVUE DE LITTÉRATURE CRITIQUE DES ARTICLES SCIENTIFIQUES
SITUÉS À L'INTERSECTION DES ÉTUDES MIGRATOIRES ET DES
WHITENESS STUDIES

TRAVAIL DE RECHERCHE DIRIGÉ

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN SCIENCES POLITIQUES

PAR

BOUVIER ELISE

MAI 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce document diplômant se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce travail a mis longtemps à voir le jour. Entrecoupé de pauses, il n'a jamais été produit dans le même contexte spatio-temporel. Inspiré par le début de mon expérience migratoire au Québec, conceptualisé pendant le premier confinement de mars 2020 à Montréal, au moment où commençaient à s'appliquer les premières restrictions sanitaires, rédigé dans un petit havre de paix à Tadoussac, où j'ai cru pour un temps que le Covid n'existait plus, avant d'être corrigé puis finalisé en France à Nîmes, où l'on s'est habitué à cet étrange climat sanitaire. Est maintenant arrivé le temps de dire au revoir à cet objet de recherche qui m'a accompagné et hanté dans les différentes réalités que j'ai traversées au cours de cette dernière année. Et surtout, est venu le temps de remercier l'ensemble des personnes avec qui j'ai partagé l'intégralité de mes doutes, frustrations et réussites pendant cette longue traversée. A travers vos encouragements, vos conseils, votre enthousiasme, votre amour, votre bienveillance, qui s'exprimaient à chaque fois de manière singulière, autant que votre être, vous m'avez aidé à me sentir moins seule dans cet ouvrage pourtant très solitaire. Merci à Anne-Marie, ma directrice de recherche, pour ses encouragements constants, à Justine, ma sœur jumelle qui a grandi dans la même caverne que la mienne et de laquelle on s'est échappées pour aller regarder la lune, mes parents pour leur soutien inconditionnel, mon frère pour son amour discret, ma colocataire Nina, qui m'a soutenue avec tout son amour, ma colocataire Leah qui n'a jamais manqué d'encouragements, notre chat, Shiraz qui a su m'apaiser dans les débuts sinueux de l'ouvrage. Et bien sûr, merci à l'ensemble de la communauté universitaire uqamienne qui m'a appris à développer une confiance en mes capacités intellectuelles. Les outils intellectuels et la conscience politique que j'ai acquis pendant ces années de maîtrise, et qui voient leur concrétisation dans ce travail, font de moi une individuée toujours plus consciente de l'ensemble des combats qu'il reste à mener, et surtout, prête à lutter.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES ABREVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I LES MIGRATIONS SUD-NORD	24
1.1 La blancheur comme système de domination : racisme systémique et discriminations	25
1.2 La blancheur comme identité nationale.....	26
1.3 Analyse critique des phénomènes migratoires observés	31
CHAPITRE II LES MIGRATIONS NORD-SUD.....	35
2.1 La blancheur comme un processus de racialisation.....	36
2.2 La blancheur comme position sociale dominante dans les rapports sociaux de race	40
2.3 Analyse critique des articles étudiés.....	45
CHAPITRE III LES MIGRATIONS EUROPE DE L'EST- NORD	48
3.1 La racialisation des peuples d'EEC d'un point de vue institutionnel et structurel.....	49
3.2 La blancheur des migrantEs de l'EEC : approches discursives et performatives de l'identité raciale	52
3.3 Analyse critique des articles étudiés.....	57
CHAPITRE IV LES MIGRATIONS NORD-NORD.....	61
4.1 Blancheur similaire et privilèges.....	62

4.2 Des migrantEs « supérieurEs » aux sociétés d'accueil : hiérarchie de la blanchité européenne	64
4.3 Analyse critique des articles étudiés.....	68
CONCLUSION.....	71
BIBLIOGRAPHIE	80
ANNEXES	88

LISTE DES ABREVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

CRT	Critical Race Theory
WS	Whiteness Studies
UE	Union Européenne
EEC	Europe de l'Est et Centrale

RÉSUMÉ

Depuis une dizaine d'années, un nombre croissant d'articles et d'ouvrages publiés étudient des objets d'études en lien avec les recherches migratoires et les rapports sociaux de race. Parmi les articles qui se situent à l'intersection de ces deux domaines d'études, certainEs auteurICEs ont décidé d'explorer le versant dominant des rapports sociaux de race dans le contexte migratoire : ce qu'on nomme la blanchité. C'est l'ensemble de ces articles qui est étudié dans cette revue critique de littérature. L'angle de la blanchité dans les études migratoires permet de traiter un ensemble d'objets d'études recensés dans cette revue critique de littérature qui enrichissent aussi bien les *Whiteness Studies* que les études migratoires. Cette revue permet, entre autres, d'approfondir notre compréhension des mécanismes de racialisation, d'exclusion et d'inclusion de certaines populations migrantes dans des contextes géographiques spécifiques, de renseigner les logiques de constitution et de permanence des privilèges coloniaux à travers les processus migratoires, d'observer les processus de construction des identités blanches en fonction des contextes géographiques, et de considérer l'hétérogénéité de cette identité raciale.

Mots clés : études critique de la race, études de la blanchité, Whiteness Studies, racialisation, identités blanches, migrations, privilèges, domination.

INTRODUCTION

1. Problématique et question de recherche

En 2015, l'activiste et entrepreneur togolais Mawuna Remarque Koutonin écrit un article¹ dans le journal britannique *The Guardian* et pose une question épineuse, qui sera par la suite traduite et débattue à plusieurs reprises dans différents journaux²: « pourquoi les personnes blanches sont-elles appelées expatriées alors que toutes les autres personnes migrantes portent le nom de migrant ? »³. Koutonin affirme que la distinction lexicale entre migrant et expatrié dépend de l'appartenance à une certaine catégorie raciale. Si l'on peut nuancer cette bipartition lexicale en fonction d'autres facteurs, notamment en reconnaissant que la position socio-économique joue un rôle dans l'appellation d'« expatrié », les réactions vives que l'article a suscitées témoignent de la difficulté à reconnaître que la race est encore un principe structurant et hiérarchisant nos sociétés et nos mobilités.

L'idéologie qui affirme que nous vivons dans des « sociétés post-raciales » est en effet dominante (Bonilla-Silva, 2015). Elle est dominante jusque dans le champ des études migratoires car les questions raciales y sont délaissées : en 2008, la

¹ <https://www.theguardian.com/global-development-professionals-network/2015/mar/13/white-people-expats-immigrants-migration>

² <http://www.slate.fr/story/176298/expatriation-immigration-connotation-racisme>

³ Traduction personnelle du titre de l'article : « Why are white people expats when the rest of us are immigrants? »

sociologue Mary Romero soulignait « l'énorme fossé idéologique et théorique entre les recherches migratoires et la sociologie de la race » (Romero, 2008, p. 26). Depuis 2008, les universitaires, notamment ceux qui s'inscrivent dans les *critical race theories* (CRT)⁴ ont comblé le fossé dénoncé par la sociologue, ce qui a alors permis de renouveler considérablement la sociologie de l'immigration (Golash-Boza *et al.*, 2019, p.3). La rencontre de ces deux disciplines (CRT et sociologie de l'immigration) a permis d'inscrire de nouvelles approches dans les deux champs. Ainsi, s'intéresser aux phénomènes migratoires pour les CRT a par exemple permis d'apporter d'autres éclairages sur les mécanismes et processus de racialisation, car un des objectifs principaux des CRT est de ne plus comprendre la race comme une caractéristique à un groupe ou une personne donnée, mais de comprendre ce qui produit cette race (Gillborn, 2015). Par ailleurs, intégrer les CRT à la sociologie de l'immigration a permis d'apporter de nouvelles pistes de réflexion quant à divers objets d'étude de cette discipline comme le renouvellement des approches pour penser la montée des revendications anti-immigrations (Golash-Boza *et al.*, 2019 ; Romero, 2008). Cela a aussi permis de ne plus s'interroger sur l'assimilation ou l'acculturation des migrantEs, des approches culpabilisantes pour les migrantEs, et au contraire, s'intéresser à ce qui produit cette exclusion, soit la norme blanche (Romero, 2008, p. 24). On précisera cependant que ce croisement théorique entre les CRT et la sociologie de l'immigration s'est produit avant tout dans les universités anglophones (principalement Etats-Unis et Angleterre) et très peu dans les milieux universitaires francophones. Cette différence entre les recherches s'explique par le fait que les CRT ont été créés et se développent majoritairement aux Etats-Unis. Le contexte historique spécifique à chaque pays et sa capacité à utiliser le terme de « race » explique aussi l'influence plus importante des CRT aux Etats-Unis qu'en France par exemple (Bentouhami et Möschel, 2017). Ainsi, le « fossé idéologique et théorique » entre les recherches raciales et la sociologie de

⁴ On appelle *Critical race theories* l'ensemble des recherches qui prennent comme cadre théorique un ensemble de postulats et hypothèses qui renouvellent les manières « traditionnelles » de penser les questions raciales. Les CRT pensent la permanence des structures raciales dans les sociétés modernes, à contre-courant de l'idéologie de société sans race. Les CRT forment désormais une discipline à part entière.

l'immigration dans les milieux académiques francophones reste toujours d'actualité.

L'étude qui fera l'objet de ce travail de recherche répond à l'appel lancé par la sociologue Romero : continuer de faire converger la sociologie de la race avec la sociologie de l'immigration, une intersection encore sous-exploitée dans le champ universitaire francophone. Pour ce faire, le présent travail constitue *une revue critique de littérature des articles à l'intersection des études migratoires et des études de la blancheur* pour résumer les objets d'étude qui émergent de cette intersection.

Les *Whiteness Studies*⁵, une discipline qui a émergé des CRT, a retenu notre attention grâce à son nouvel angle d'approche pour traiter des questions raciales. En effet, la sociologie de la race s'est largement intéressée à la subordination, aux discriminations et à la marginalité (Frankenberg, 1993, p. 236), mais très peu à l'autre versant de ces rapports sociaux de race, c'est-à-dire aux dynamiques qui produisent la domination, la normativité et les privilèges (Green *et al.*, 2007, p. 390). C'est à ces dynamiques que s'est intéressé l'ensemble des universitaires qui s'inscrivent dans les *Whiteness Studies* à partir des années 1990 (Cervulle, 2012 ; Frankenberg, 1993 ; Green *et al.*, 2007). Ce sous-champ s'est développé en partant d'un objectif politique, soit pallier la surreprésentation des objets d'étude non-blancs dans le champ actuel des rapports sociaux de race. Cette surreprésentation « forme en partie le reflet de ce privilège blanc, voire un rouage de sa reproduction » (Cosquer, 2019, p. 2). En effet, une des caractéristiques de la blancheur est sa non-visibilité et sa transparence : en l'étudiant, on la caractérise et on la rend visible, ainsi que les privilèges qui découlent de cette position sociale (Cervulle, 2012, p. 43). De plus, cette surreprésentation est la conséquence de la structuration même des disciplines universitaires et de la sélection des sujets de recherche qui se sont

⁵ On traduit ce terme anglais par « étude de la blancheur » en français. Dans le cadre de ce travail nous avons décidé de conserver le terme anglais, dans la mesure où la plupart de nos données (articles académiques majoritairement anglais) emploie ce terme. De plus, le terme de blancheur est encore peu reconnu dans le champ académique francophone.

toujours portés vers les personnes les plus vulnérables, des personnes qu'on produit comme « l'altérité ». La surreprésentation des objets d'étude non blancs contribue in fine au renforcement de la norme « blanche » (Cosquer, 2019, p. 109).

L'intérêt de ce travail est donc de faire une analyse critique de la littérature scientifique relativement récente qui se situe au croisement des *Whiteness studies* et des études migratoires, une intersection « qui constitue désormais [un] domaine de plus en plus dynamique de l'étude de la blanchité » (Cosquer, 2019, p. 2). Le champ des études migratoires paraît en effet particulièrement intéressant pour penser la blanchité, comme le prouve cette récente convergence des disciplines. Les sociologues Twine et Gallagher ont, en 2008, observé et répertorié l'ensemble des différentes disciplines académiques qui avaient utilisé le cadre théorique proposé par les WS : iels avaient notamment expliqué comment les études post-coloniales, les études féministes, la géographie ou encore le champ de l'éducation ont inscrit les approches développées par les WS dans leur discipline respective. On note cependant que le champ des études migratoires était absent de leur considération. L'article a en effet été rédigé en 2008, une période où la convergence de ces deux champs était encore très faible. Si certainEs chercheurEs comme Claire Cosquer ont noté le dynamisme actuel de cette récente intersection d'études, il semble maintenant pertinent de répertorier et classifier l'ensemble des nouveaux travaux produits, pour la majorité, dans les dix dernières années. Il s'agira de s'intéresser aux spécificités de ces travaux pour comprendre le regard nouveau que les WS ont permis d'apporter à l'analyse des dynamiques migratoires. Ce travail inédit pourra servir de premier aperçu à toute personne qui voudrait continuer à développer ce croisement théorique.

Ainsi, notre travail sera animé par la question de recherche suivante : comment s'entrecroisent les *Whiteness studies* et les études migratoires dans la littérature scientifique à l'heure actuelle? Plus spécifiquement, qu'est-ce que l'intégration de ce cadre théorique dans le champ des études migratoires permet de penser et d'appréhender ?

Pour répondre à la question de recherche, il s'agira d'établir dans un premier temps un cadre analytique qui permettra la définition et l'opérationnalisation des concepts au cœur de la recherche. Dans un second temps, on définira la méthodologie, c'est-à-dire la stratégie de vérification utilisée pour répondre à notre question de recherche.

2. Cadre analytique

Dans cette section, nous allons définir les deux champs d'étude qui s'entrecroisent dans les articles sélectionnés pour la revue de littérature : les WS et les études migratoires. Nous détaillerons davantage le champ des études de la blancheur pour mettre en avant les problématiques, les enjeux et les limites de ce champ soulevés dans les études universitaires.

2.1 Le cadre théorique des *Whiteness Studies*

Nous allons apporter les différents éléments pour constituer, dans cette partie, le cadre théorique des *Whiteness studies*. Nous verrons dans un premier temps l'historique du champ, ensuite les points communs entre les WS et les CRT, puis ce qui les distingue. Nous continuerons par l'analyse des différents courants à l'intérieur des études de la blancheur pour terminer par les critiques qui ont été formulées autour de ce champ disciplinaire.

2.1.1 L'histoire des *Whiteness studies*

La recherche se situe dans le cadre théorique des *Whiteness studies* (abrégées ici par WS pour le reste du travail). Sera ainsi utilisé le terme anglophone *Whiteness Studies* ou le terme francophone « étude de la blancheur ». Les études francophones sur le sujet étant très peu développées, le terme WS sera davantage utilisé, faisant référence à l'ensemble théorique développé dans les études

anglophones. Nous utiliserons tout de même à l'intérieur de ce travail le terme d'étude de la blancheur pour ancrer davantage ce travail dans les études francophones.

Ce domaine d'étude s'est développé dans les années 1990, principalement en Angleterre et aux Etats-Unis (Lavanchy, 2013, p. 64). Le développement des WS participe à un mouvement plus général de restructuration des savoirs scientifiques en « domaine d'études » (*studies*) opposé à la structuration des savoirs en « disciplines ». Ces domaines d'étude sont caractérisés par leur interdisciplinarité, ce qui explique que l'on retrouve les WS dans un ensemble de « disciplines » (sociologie, études migratoires, géographie, histoire, etc.). Les WS, comme d'autres domaines d'études relativement récents (les *cultural studies*, les *gender studies*, les *animal studies*, *environmental studies*) se caractérisent tous par leur dimension critique envers les connaissances des disciplines « traditionnelles ». Ces nouveaux domaines de recherche se distinguent des disciplines traditionnelles par des changements conceptuels et paradigmatiques, et des visées politiques et sociales plus évidentes. Contrairement aux disciplines, ces *studies* ne sont pas autant stables, délimitées et organisées par un ensemble d'institutions universitaires (Monteil et Romerio, 2017, p. 7). Les WS sont ainsi influencées par les autres champs d'étude qui ont émergé au même moment notamment dans les problématiques de recherche et les sujets d'étude privilégiés. Dans *Introduction aux cultural studies* (Mattelart et Neveu, 2003), les deux chercheurs ont mis en avant 4 thématiques de recherche privilégiées à l'intérieur de ce nouveau champ d'étude. Parmi ces 4 problématiques, il y a la thématique de l'idéologie, de l'hégémonie, de la résistance, et la question de l'identité et de la constitution des collectifs. Les études de la blancheur traitent en effet principalement de la question de la constitution des identités individuelles et collectives, avec une perspective raciale.

Ainsi, si le terme de *Whiteness Studies* laisse penser à un champ d'études structuré, ce terme renvoie en réalité à un ensemble de travaux peu homogène (Fassin, 2012, p. 130). Il est aussi difficile de distinguer la frontière entre les CRT

et les WS, dans la mesure où les WS ont émergé des CRT : la distinction semble s'opérer au niveau des objets d'études, c'est-à-dire sur l'étude de la norme blanche. Ce faisant, les limites et le cadre théorique de ce champ d'études (*studies*), comme il est parfois nommé, restent flous. Dans le cadre de cette recherche, nous avons décidé de sélectionner les articles qui contenaient le terme de *Whiteness* comme critère suffisant pour inscrire l'article dans cette discipline de recherche (voir partie Méthodologie). Ce faisant, il s'agira de voir concrètement la manière dont ce concept est utilisé dans les études migratoires et qu'est-ce que l'utilisation de ce concept permet d'apporter aux études migratoires.

2.1.2 Les points communs entre les WS et les CRT

Premièrement, pour définir au mieux les approches théoriques des WS, il convient de présenter les points communs entre les CRT et WS dans la mesure où les WS ont émergé des CRT. Le cadre théorique des WS reprend un certain nombre de postulats présents dans les CRT⁶. En effet, les WS (comme les CRT) prétendent introduire de nouvelles approches pour étudier la race et le processus de racialisation (Steyn et Conway, 2010, p. 283) : une des compréhensions majeures offertes par les CRT est que la race est un construit social et que la différence raciale a été créée, est perpétuée et renforcée par les sociétés contemporaines (Gillborn, 2015, p. 278). Il est également important de rappeler que les WS sont à l'origine portées par un projet de transformation sociale en faveur de l'égalité (Cervulle, 2012, p. 39), comme les CRT. Toutefois, nous le verrons dans les critiques, ce projet de transformation sociale est questionné à plusieurs reprises par des auteurICEs à cause d'une utilisation trop descriptive du terme de blanchité dans les études universitaires. Cette utilisation contribuerait à une dépolitisation de ce champ d'études.

⁶ Les *Whiteness Studies* ont en effet émergé des CRT.

2.1.3 Ce qui est propre au WS

Les WS se distinguent cependant des CRT et des autres courants à l'intérieur de la sociologie de la race qui s'étaient toujours concentrés sur l'étude des non-blancs. Les WS affirment que ce qui a été institué comme « la norme » dans les rapports sociaux de race, soit la blancheur, doit être étudié dans le but de mieux appréhender les dynamiques raciales globales et de comprendre la construction des identités raciales. En mettant en avant l'étude des dominantEs dans les rapports sociaux de race, les WS ont notamment permis d'exposer la dimension relationnelle de ces rapports sociaux (Cervulle, 2012 ; Lavanchy, 2013), en étudiant la manière dont les rapports sociaux de race produisent non seulement des « identités dominées », mais également des « identités dominantes » (les BlancHEs). Les WS ont donc pu mettre en évidence le fait que les rapports sociaux de race n'affectent pas seulement les personnes dominées, mais définissent également les personnes dominantes.

Les WS se sont historiquement constituées autour d'un principal objectif : celui d'élucider les différents mécanismes qui permettent le maintien des privilèges blancs, c'est-à-dire la domination des BlancHEs dans la majorité des sociétés contemporaines (Dubois, 1936). En d'autres termes, les WS visent à étudier les modalités de perpétuation de la domination blanche. Un des autres objectifs de cette discipline est de contrer la « *color-blind ideology* » et ainsi mettre en lumière la permanence des structures raciales. Différents angles d'analyse ont émergé de ce questionnement, révélant certains courants idéologiques à l'intérieur des WS.

2.1.4 Les différentes vagues des WS

Les sociologues Twine et Gallagher (2008) ont repéré trois différentes « vagues » dans les études de la blancheur qui vont nous permettre de comprendre quelles réponses ont été apportées pour expliquer le maintien des hiérarchies raciales dans nos sociétés. Twine et Gallagher contribuent, à travers leur classification, à formaliser un champ d'études qui n'existait pas dans la mesure où

les auteurICEs situéEs dans ce champ par Twine et Gallagher ne se sont pas identifiéEs à ce champ d'études que sont les WS. Twine et Gallagher ont opté pour une classification temporelle : iels ont repéré une première vague qui débute avec les travaux du sociologue afro-américain W.E.B. Dubois à partir des années 1930. Il a en effet posé les bases des WS en étudiant la manière dont les ouvriers blancs se sont désolidarisés des ouvriers noirs en s'appuyant sur leur identité blanche (Dubois, 1936). Cette identité blanche leur permettait d'avoir accès à des ressources symboliques et matérielles. Il a aussi mentionné l'invisibilité des rapports sociaux de race et la manière dont l'identité blanche est érigée comme une norme dans la société états-unienne. Il a également commencé à traiter de la manière dont cette identité blanche n'est pas vécue de la même manière à travers le monde, en fonction du contexte socio-historique.

La seconde vague apparaît à partir des années 1970. Des activistes principalement (féministes, anti-racistes) qui s'inséraient dans les CRT ont constitué cette deuxième vague : leur premier objectif était de fournir des travaux académiques qui appuyaient les discours militants, c'est-à-dire des preuves scientifiques qui rendaient compte des inégalités raciales à l'intérieur des sociétés contemporaines. Parmi ces activistes, il y avait aussi des chercheurEs en droit qui se sont intéresséEs à ces questions et ont montré comment les institutions légales contribuaient à définir qui appartenait à la catégorie raciale blanche, et par conséquent, qui était en droit d'avoir des contributions matérielles légitimes de la part de l'Etat (Cervulle, 2012, p. 40). Enfin, les chercheurEs qui se situent dans cette seconde vague ont aussi étudié la manière dont certainEs immigrantEs sont blanchiEs à la suite de leur migration.

La troisième vague des WS débute à partir des années 1990, et se distingue des autres courants en premier lieu par les nouveaux outils méthodologiques utilisés pour étudier le maintien des privilèges blancs : iels ont recours aux biographies par exemple (Cervulle, 2012, p. 43). En s'intéressant à des parcours individuels, iels s'intéressent à la manière dont les BlanchEs produisent et racontent leur identité, comment iels vivent leur blancheur. Les chercheurEs étudient également la manière

dont certains groupes veulent « récupérer, restaurer » leurs identités blanches. Pour résumer, en étudiant les identités blanches, les auteurICEs des WS ont voulu montrer, entre autres, comment les conditions matérielles de vie des personnes perçues socialement comme blanches créent des subjectivités particulières et opèrent en tant que pilier et point de relais à l'existence d'un pouvoir raciste (Cervulle, 2012, p. 44). En étudiant ces identités blanches, les auteurICEs insistent également sur le caractère situationnel de la matérialité de l'identité blanche, comme l'avait mis en évidence W.E.B. DuBois dans ses travaux précurseurs. Enfin, un des objets d'études privilégié par les chercheurEs qui se situent dans cette troisième vague est celui de comprendre les stratégies discursives et les pratiques culturelles et institutionnelles qui invisibilisent les rapports sociaux de race et qui consacrent par ce fait la « norme blanche ».

2.1.5 Critiques des WS et objectifs politiques

Si les WS se distinguent des CRT par leur désir d'explorer davantage la construction sociale de la blancheur et l'intention de comprendre les mécanismes de domination qui maintiennent les hiérarchies raciales, il n'en demeure pas moins que leur projet a soulevé des critiques importantes. Celles-ci sont de trois ordres présentés ci-dessous. Cette section se terminera par la présentation de ma position sociale spécifique et des conséquences théoriques et méthodologiques que cette position peut créer sur ce travail.

Dans un premier temps, selon plusieurs, malgré une tentative de problématiser la blancheur, il y aurait paradoxalement dans certains travaux de cette discipline une tendance essentialisante de la race blanche (Cervulle, 2012 ; Fassin, 2012). En effet, l'imprécision de la nature de la race blanche dans les travaux participent à essentialiser la blancheur. On remarque que les auteurICEs sont très lacunaires sur ce qui constitue l'appartenance à cette race blanche : certainEs optent pour une approche matérialiste alors que d'autres utilisent une approche identitaire de cette race blanche. Dans la majorité des cas, iels ne définissent pas

ontologiquement ce que constitue la blancheur. De plus, beaucoup de travaux négligent l'étude des mécanismes concrets qui structurent l'appareil social et institutionnel sur lequel s'appuient les classifications et les études ne prennent très peu en compte les expériences des personnes catégorisées (Fassin, 2012, p. 45)

Dans un second temps, certainEs reprochent à ce champ de nourrir des conceptions sociologiques qui servent à la réappropriation du terme de blancheur à des fins de conservatisme politique. On peut en effet percevoir un risque politique à ce que ces travaux viennent appuyer certains discours politiques de « racisme anti-blanc », ces mêmes discours qui sont appuyés par des groupes qui défendent « la race blanche ». Par exemple, sorti du contexte universitaire, les travaux des WS qui analysent la blancheur sans préciser ontologiquement ce qu'elle est (c'est-à-dire une construction sociale) peuvent justifier par des discours scientifiques la présumée existence d'une race blanche.

Dans un troisième temps, d'autres reprochent aux WS d'être un moyen pour les auteurICEs blanchEs de s'insérer de manière légitime dans le champ des CRT, ainsi qu'une façon de se déculpabiliser de sa position privilégiée (Gillborn, 2015). La sociologue Rosa Hernandez Sheets a par exemple noté que l'insertion des WS dans le champ universitaire de l'éducation et de la pédagogie pouvait être un danger « *of whiteness studies colonizing and further de-radicalising multicultural education* » (Gillborn, 2005, p. 6). Elle affirme notamment que les WS ont pour conséquence de recentrer les études raciales autour des dominantEs, en étudiant leur manière d'être, leurs occupations, leurs intérêts, sans aspect critique. Par exemple, les études de la blancheur qui appréhendent la race blanche d'une manière davantage discursive que matérielle peuvent, dans leur analyse, être centrées sur une approche moins systémique de la domination, et par conséquent, l'étude des occupations et intérêts des personnes racisées comme blanches, comme le dit R.H Sheets, peut être dépolitisée. Twine et Gallagher préviennent également que l'étude de la race avec une approche discursive, comme les travaux de Frankenberg (1993), peut dépolitiser les travaux de la blancheur en adoptant une approche libérale de la

domination. Cette approche explique la domination sans prendre en compte les structures institutionnelles.

Si comme Sheets, certainEs reprochent aux WS des analyses individualisantes qui ne permettent pas de donner un caractère politique aux travaux se situant de ce champ, il faut comprendre que ce qu'on appelle les WS sont un ensemble très hétérogène de travaux (Fassin, 2012 ; Gillborn, 2005), tout comme les CRT par ailleurs. Les travaux critiqués par Sheets représentent un courant à l'intérieur des travaux qui appartiennent aux WS, sans être représentatifs de l'ensemble. De l'autre bout du spectre des travaux des WS se situent des travaux plus critiques, où les auteurICEs adoptent une vision de la blancheur plus systémique et moins individualisante. Bosa et Gillborn ont aussi mentionné l'hétérogénéité des travaux qui se situent de ce champ, notamment dans les réponses politiques proposées par les différentEs auteurICEs, qui vont du réformisme libéral traditionnel à l'abolitionnisme. Il y a d'un côté les abolitionnistes, comme Ignatiev ou Roediger, qui souhaitent « abolir » la race blanche, et donc les privilèges qui viennent avec cette position. Ignatiev parle par exemple de briser la « solidarité de race blanche » (Gillborn, 2005, p. 6). Les réformistes, comme Ruthenberg, proposent comme réponse politique pour agir pour l'égalité sociale entre les races, de montrer et promouvoir une blancheur positive afin qu'elle ne soit pas associée au racisme. Elle souhaite qu'il y ait une reconnaissance par les BlancheS de leur appartenance à une certaine classe raciale pour qu'ielS puissent reconnaître leurs privilèges. Enfin, Bosa (Fassin, 2012) affirme qu'une grande majorité des travaux situés dans les WS sont sous-tendus par des objectifs politiques, ce qu'il justifie par la présence de beaucoup d'anecdotes personnelles dans les travaux des chercheurEs et qu'il considère de cette manière comme une implication personnelle dans la recherche.

Ce faisant, les trois points soulevés dans cette section critique nous permettront de rester vigilante tout au long de l'étude et cette étude macro, constituée d'un grand nombre de textes constituant le champ des études de la blancheur en lien avec les études migratoires, nous permettra de corroborer ou non

les critiques et les craintes adressées ci-dessus. Ainsi, si ces critiques servent de garde-fous importants, il n'en reste pas moins qu'elles ne délégitiment pas pour autant la pertinence des WS qui apparaît être un champ d'études composé d'approches très hétérogènes, et tout de même politisées dans le sens où les WS ont émergé des CRT, un champ disciplinaire composé d'auteurICEs critiques.

En plus des critiques soulevées ci-dessus, il est important de prendre en compte la position sociale spécifique de la chercheuse qui produit cette revue critique de littérature et qui impacte la recherche, notamment dans les choix théoriques et méthodologiques effectués. Par exemple, dans les choix d'articles constituant la revue de littérature, malgré une démarche méticuleuse pour prendre en compte l'ensemble des objets d'études traités dans les articles, il y a eu des sujets qui ont retenus mon attention particulière en raison de mon expérience migratoire personnelle. En effet, française blanche ayant migrée au Québec, j'ai voulu comprendre à travers cette revue ma position sociale spécifique et comment elle a influé sur mon expérience migratoire. Aussi, même si j'ai tenté de relever l'ensemble des définitions de la blancheur qui apparaissait dans les textes, ma perception de la compréhension du concept de blancheur ne peut être que limitée, car je n'ai jamais été exclue de la « blancheur », même dans mon expérience de migrante française au Québec. Peut-être que d'autres conceptions auraient été intelligibles et saisissables à travers les textes si j'avais connu une autre position sociale raciale. Enfin le choix de ce sujet de recherche a été influencé par ma position sociale raciale : reprenant la critique de Gillborn mentionnée ci-dessus, j'ai senti que ma position de blanche race me donnait une légitimité à traiter du sujet.

2.2 Le champ des études migratoires

Après avoir dressé un panorama détaillé des WS, comprenant l'historique ainsi que ses limites, nous conceptualiserons de manière plus succincte dans cette partie le domaine des études migratoires. Les études migratoires sont définies comme un domaine d'études qui s'intéresse aux phénomènes migratoires dans les sociétés contemporaines (Piché, 2013). Comme les WS, les études migratoires (*migration studies*) participent à la restructuration des disciplines traditionnelles en

domaine d'études. Les études migratoires sont donc très peu structurées (en termes institutionnelles) et sont étudiées sous un ensemble d'angles différents dû à l'interdisciplinarité du champ. Même si les *migrations studies* constituent un large champ d'études qui implique un ensemble de disciplines traditionnelles différentes (géographie, sociologie, anthropologie etc.), Piché propose de diviser en deux catégories principales les travaux théoriques effectués dans ce vaste ensemble : les travaux qui visent à renseigner sur les origines et les causes de départ des migrantEs puis les travaux qui concernent les effets des migrations (Piché, 2013). A leur tour, ces deux ensembles sont segmentés en fonction des approches macro (à l'échelle de l'Etat) ou micro (à l'échelle des individus) utilisées par les auteurICEs (Piché, 2013). On peut aussi répertorier les travaux du champ migratoire en fonction des études qui s'intéressent aux dimensions politiques, économiques ou encore sociales des migrations. Ces différentes dimensions dans l'étude des phénomènes migratoires expliquent pourquoi l'analyse des migrations se retrouve dispersée dans de nombreuses disciplines académiques. Selon Piché, cette typologie (causes/effets ; micro/macro ; politique/économique/sociale) intègre les trois « ingrédients principaux » de l'étude des migrations (2013, p. 171).

Les travaux qui s'inscrivent dans le champ des études migratoires et dans celui des WS se situent davantage dans les disciplines de la sociologie (aspects sociaux) et de la science politique (aspects politiques), dans la mesure où les WS optent pour des objets d'études qui interrogent davantage les phénomènes en lien avec la construction des identités raciales ou encore sur les structures institutionnelles qui permettent le maintien des hiérarchies raciales. Dans sa typologie, Piché propose un résumé rapide des travaux sociologiques qui s'intéressent aux migrations : ceux qui s'intéressent aux discriminations vécues par les migrantEs, et notamment aux questions de racisme, et ceux qui interrogent l'« identité nationale » remise en cause par l'arrivée des migrantEs. Aux Etats-Unis, Romero (2008) montre comment les sociologues de l'immigration se sont également interrogéEs sur les questions d'intégration, en adoptant le cadre théorique développé par les sociologues de l'Ecole de Chicago. Ces sociologues se sont majoritairement interrogéEs sur le processus d'assimilation, un angle

d'analyse qui invite à considérer les migrantEs comme des déviantEs, en expliquant que leur non-intégration à la société d'accueil était le résultat de leur non-adhésion à la culture dominante, la culture « blanche », au lieu de mettre en évidence les discriminations subies par les migrantEs. Comme le mentionne Romero (2008, p. 26) et comme le sous-entend Piché (2013), les études sociologiques et politiques en immigration ont délaissé les questions raciales pour expliquer les phénomènes migratoires, et il semblerait que ce vide conceptuel influe de manière significative sur l'interprétation des phénomènes migratoires.

Toutefois, plusieurs critiques peuvent être adressées à ce domaine d'études. Premièrement, il est très difficile de penser les phénomènes migratoires en se détachant de la pensée d'Etat, c'est-à-dire des catégories institutionnelles et donc institutionnalisés (Sayad, 1999). Ainsi, l'Etat est l'institution qui définit, à travers des catégories administratives et politiques, ce qui constitue ou non unE migrantE et donc un mouvement migratoire. Il est donc intéressant de noter que les migrations militaires sont très peu étudiées sous le prisme des migrations, et donc aucun des articles de cette étude ne mentionne ce type spécifique de migration qui semble pourtant important quantitativement. McKeown, qui étudie avec une perspective historique les grands mouvements migratoires, estime que dans l'Europe de l'époque moderne, la principale forme de mobilité était celle des soldats et des marins, qui représentaient plus de 55% des migrants « bien qu'on ne les inclue pas dans la plupart des études sur les migrations de travail » (McKeown, 2012, p. 33). Si ces chiffres valent pour l'Europe moderne, il semble raisonnable de penser que le phénomène des migrations militaires reste conséquent. Cette absence des migrations militaires dans les études trahit donc un biais impérialiste et colonial des migrations, confirmé par l'absence des études raciales dans les migrations, ainsi que par le fait que les migrations se pensent avant tout par l'Etat (Sayad, 1999).

3. Les objectifs de recherche

Après ces brèves descriptions de la manière dont sont structurés les WS et le champ des études migratoires, l'étude des WS avec les études migratoires apparaît naturelle avec le développement des deux champs respectifs qui se sont construits de cette manière, à travers le décroisement des disciplines traditionnelles. Les études migratoires ont en effet toujours fait la rencontre de disciplines diverses et c'est ainsi qu'elles se sont développées. Aussi, l'intersection entre les WS et les études migratoires s'inscrit dans un mouvement plus global de la montée des croisements disciplinaires qui a été observée en sociologie des sciences (Monteil et Romerio, 2017).

L'objectif de notre analyse sera d'abord et avant tout descriptif : il s'agira de montrer quelles formes prend cette rencontre entre deux champs. Nous proposons de relever *les spécificités* de la littérature à l'intersection des deux champs en répertoriant les différentes théories et concepts analytiques utilisées par les auteurICEs, la manière dont iels définissent la blancheur, comment iels expliquent la domination blanche, et les objectifs politiques (ou non) qui sous-tendent les travaux. Nous accordons notamment une attention aux critiques faites aux WS (énumérées plus en haut) pour voir si ces dernières s'appliquent aux articles présents dans la revue de littérature. À cette fin, il nous a donc semblé pertinent d'effectuer une analyse biographique des auteurICEs des articles scientifiques en stipulant que la position sociale de ces personnes influent forcément sur leur production scientifique

Enfin, notre démarche a aussi comme objectif d'observer comment la littérature qui se situe à l'intersection des WS et du champ des études migratoires permet de créer des nouveaux objets d'études (comme la construction des races avec le processus d'immigration par exemple ou l'étude des migrantEs privilégiésEs), ou encore permet d'approfondir ou de renouveler certaines théories. Nous pouvons déjà imaginer, par exemple, que la rencontre de ces deux littératures permettrait d'analyser la migration comme un phénomène qui produit la race. On peut penser que l'étude de la norme blanche permettrait par exemple de remettre en

question le cadre dominant de l' « intégration » dans le champ des études migratoires, une notion qui vient créer et renforcer la différence entre les migrantEs et les personnes de la société d'accueil (Bonjour et Kraler, 2015, p. 1414). En parallèle, on pourra observer la manière dont l'étude des phénomènes migratoires permet d'apporter de nouvelles pistes de recherche pour davantage appréhender le maintien des privilèges blancs et par conséquent des hiérarchies raciales dans les sociétés contemporaines. Dans l'optique où les recherches vont continuer à se développer dans ces deux champs, nous imaginons que notre travail servira de base pertinente pour toute personne qui souhaiterait avoir un aperçu sur le sujet, pour pouvoir situer son travail dans un ensemble de courants méthodologiques et voir quels sont les vides théoriques dans le domaine.

4. Méthodologie

4.1 Méthode de collecte de données

La méthode de recherche pour ce travail est de nature qualitative. Notre recherche est textuelle, dans la mesure où la recherche s'appuie sur des articles scientifiques obtenus par une revue systématique de littérature. Une revue systématique de littérature a été réalisée à partir de deux bases de données : *IBSS* et *Sociological Abstract*. Ces deux bases de données contiennent des revues pertinentes (par exemple des revues spécialisées sur des thématiques migratoires et ethniques, en anglais et en français) pour la collecte de textes en lien avec nos domaines de recherche. Rétrospectivement, nous constatons que les articles sélectionnés pour notre corpus de textes se concentrent dans seulement quelques revues, *Journal of Ethnic and Migration Studies* étant la revue qui a publié le plus grand nombre de textes sur le sujet. Bien que cela soit hors des paramètres de notre recherche, cette situation indique que certaines revues scientifiques semblent déjà présenter un biais favorable ou non à la réception de certaines théories pour appréhender les phénomènes migratoires ou l'étude des relations raciales. Les mots-

clés qui ont été inscrits dans le champ de recherche des deux bases de données sont « *whiteness* » et « *migra** ». Ces deux termes devaient être présents dans les résumés des textes : c'est un bon indicateur pour s'assurer que les articles traitent de la blancheur et des migrations comme thème principal. Dans le cadre de cette étude, on a décidé que les articles contenant le terme *Whiteness* dans leur résumé s'inscrivaient dans les WS, dans la mesure où en employant ce concept, les auteurICEs adoptent forcément une certaine vision des relations raciales hiérarchiques, et étudient au moins en partie dans leur article, un objet d'étude qui a à voir avec la blancheur. Pour pouvoir cibler spécifiquement le champ des études migratoires dans notre étude et pouvoir observer comment ce dernier a été traversé par le cadre théorique des WS, nous avons inscrit le terme « *migra** » dans la base de données : avec ce terme, les articles trouvés doivent avoir dans leur résumé des termes qui correspondent à « migrant » ou « migration ».

Pour homogénéiser notre corpus de textes, nous avons sélectionné des articles qui s'intéressent spécifiquement à la population migrante, c'est-à-dire à une personne ou un groupe de personnes qui quitte son pays d'origine pour s'installer définitivement ou temporairement dans un autre pays. Le département de la population des Nations Unies définit unE migrantE internationalE comme « une personne qui est née dans un pays et qui vit dans un autre pays que celui où il est né pour une durée égale ou supérieure à un an » (Wihtol de Wenden, 2010, p. 21). Par cette définition, on exclut de notre recherche les personnes et les groupes de personnes qui migrent sur une courte période temporelle, comme des étudiantEs qui seraient en échange universitaire pour moins d'une année, ou encore l'ensemble des touristes qui résident pour une plus ou moins longue période dans un certain pays. Cette exclusion est cependant très peu significative dans la mesure où seulement trois articles qui mentionnent ce type de migrantEs ont été recensés dans les résultats de la base de données.

Ce faisant, nous constatons que dans les textes obtenus, il est surtout question de groupes de migrantEs ou de trajectoires individuelles de migrantEs : on retrouve plusieurs textes d'auteurICEs qui utilisent l'approche auto-ethnographique

pour expliquer comment leur expérience migratoire a modifié leur appartenance à une certaine catégorie raciale (Ezekiel, 2010 ; Lapiņa, 2018) : ces articles traitent alors seulement d'une trajectoire individuelle migratoire, mais le reste des articles s'intéressent majoritairement à l'étude d'un groupe de migrantEs qui provient du même pays. Nous avons constaté que beaucoup de recherches traitent d'une diaspora particulière qui a migré dans un autre pays (par exemple, les femmes autochtones mexicaines aux Etats-Unis, les FrançaisEs à Abu Dhabi, les IrlandaisEs aux Etats-Unis, ou les JaponaisEs au Brésil) sur une plus ou moins longue période. Avec le terme de migra* pour sélectionner les articles dans la base de données, et non le terme diaspora ou expat* par exemple, il se pourrait que la recherche ait exclu du corpus certaines communautés migrantes qui ne sont plus caractérisées comme migrantes. Par exemple, à quel moment un groupe de migrantEs venant d'un même pays est caractérisé de communauté migrante ou de diaspora. Aussi, nous n'avons pas restreint notre recension à un espace géographique, même si cela aurait été intéressant : la restriction à une zone géographique n'aurait pas permis de trouver un nombre d'articles suffisant pour une revue critique de littérature.

A la suite de la recherche, *205 résultats d'articles ont été obtenus, dont beaucoup étaient en double*. La majorité des articles a été produite entre 2010 et 2020, ce qui confirme le caractère très récent de cette intersection théorique. L'article le plus daté est ainsi recensé en 1993. Pour compléter notre revue systématique de littérature (39 articles après la sélection des articles, c'est-à-dire sans les articles en double et ceux qui concernent des migrations de moins d'un 1 an, soit tourisme et autre forme de mobilité), nous avons opéré par « technique boule de neige ». Quand des articles (notamment des articles théoriques sur la blanchité) mentionnaient des articles qui étaient également au croisement des deux disciplines, ces derniers étaient inclus dans le corpus de littérature. Il faut noter qu'il y a cinq livres qui n'ont pas été proposés dans la revue systématique de littérature qui sont pourtant des ouvrages majeurs à l'intersection des deux champs d'étude (Ignatiev, 1995 ; Roediger, 2005 ; Lundström, 2014 ; Leonard, 2016 ; Le Renard ; 2019). Nous avons cependant décidé de ne pas inclure ces ouvrages pour qu'il y ait une homogénéité dans notre corpus de textes, composés seulement d'articles et non pas

d'ouvrages. Finalement, avec la première sélection à la suite de la revue systématique de littérature, puis avec la méthode boule de neige, le corpus de texte est constitué de 48 articles universitaires.

4.2 Analyse de contenu

Après avoir présenté la méthode de collecte des articles, nous allons expliquer comment ces articles ont été organisés puis analysés (collecte de données). La technique d'analyse des données retenue est l'analyse de discours. Cette dernière permet d'analyser le contenu des textes, en le situant dans son contexte de production et de diffusion. Cette technique est pertinente pour effectuer une revue critique de littérature dans la mesure où la revue doit répondre à certaines exigences, dont celle d'analyser de manière critique les données recueillies et la manière dont ces données sont influencées par leur contexte de production soit par leur auteurICE et ses propriétés sociales (genre, race, classe) ou encore en fonction du courant théorique dans lequel ils se situent (approche discursive ou matérielle de la race). L'ensemble des textes a été soumis à la même grille de lecture (voir annexe). Ensuite, il a été relevé de manière analytique l'ensemble des objets de recherche qui émergeaient à la lecture des textes : certains éléments apparaissaient à plusieurs reprises dans les textes, alors que d'autres étaient mentionnés dans seulement un texte. Dans la mesure où notre problématique de recherche interroge sur ce que permet de penser le concept de blanchité à l'intérieur du champ des études migratoires, nous avons relevé dans l'ensemble des articles, de la manière la plus exhaustive possible, toutes les thématiques qui ont émergé. Ainsi, nous nous sommes mises en position d' « attention permanente » (Ayache, Dumez, 2012, p. 34) envers tout le matériel présent dans les textes. Par cette technique, nous évitons de fait le « risque de circularité », c'est-à-dire le risque de voir à l'intérieur des textes seulement certains éléments que nous voulons observer (Ibid.).

Après la constitution du corpus de textes et la constitution d'une grille de lecture, nous avons pensé nécessaire de répertorier les articles en fonction d'une typologie spatiale et géographique des migrations. Dans la mesure où, comme mentionné plus haut, les études ont la caractéristique commune de traiter de « cas

empiriques », c'est-à-dire d'une population migrante spécifique qui a émigré dans un pays donné, il fait sens de répertorier les articles en fonction du pays d'origine ou de départ des populations migrantes et de la destination de ces populations. Ainsi, les articles ont été répertoriés dans 4 catégories différentes étonnamment équivalentes en termes du nombre d'articles qui composent les catégories. La catégorie 1 rassemble les articles qui traitent de migrations Sud-Nord (13 articles). La catégorie 2 comprend des articles qui étudient les migrations Nord-Sud (18 articles). La catégorie 3 comprend des articles qui étudient les migrations Nord-Nord (12 articles). La catégorie 4 rassemble les articles qui étudient les migrations Europe de l'Est-Nord (16 articles) : cette catégorie devrait appartenir à la catégorie 3, cependant le nombre d'articles la composant étant particulièrement élevé, il a été nécessaire de construire une nouvelle catégorie, ce qui nous permettra d'étudier les spécificités de cette population migrante. 4 articles auraient pu appartenir à une autre catégorie de migration, soit les migrations Sud-Sud. Pour cette étude, il a été décidé de ne pas les traiter pour conserver une homogénéité dans les catégories citées au-dessus. Par ailleurs, le faible nombre d'articles indique peut-être que les rapports sociaux de race entre migrantEs du Sud vers le Sud sont moins pensés avec la blancheur. Cela questionne ainsi sur comment se nomme la domination dans les rapports sociaux de race entre populations du Sud.

En ce qui concerne la catégorisation, on entend par « Nords » l'ensemble des pays européens qui ont historiquement été des métropoles coloniales (par exemple le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne), ou des colonies de peuplement ayant obtenu leur indépendance (États-Unis, Canada, Australie), ou encore des pays n'ayant pas eux-mêmes construit un empire colonial mais ayant fait partie des bénéficiaires commerciaux du colonialisme (Suisse, Luxembourg). On entend par « Suds » l'ensemble des pays ayant été colonisés ou ayant subi l'influence coloniale européenne.⁷ Dans la mesure où les articles s'inscrivent dans le cadre théorique des WS, et que les WS s'intéressent aux rapports sociaux de race, cette typologisation

⁷ Définition des signifiants Nord-Sud reprise à Claire Cosquer dans son article <https://laviedesidees.fr/L-expatriation-revelatrice.html>

paraît pertinente car on suppose qu'une catégorisation raciale accompagne cette binarité Nord/Sud. En effet, dans les sociétés du Nord, l'« identité blanche » est l'identité qui est valorisée dans la mesure où cette identité permet d'être acceptée comme un sujet nationale légitime : en d'autres termes, il y a une confusion entre l'identité blanche et l'identité nationale dans la plupart des sociétés occidentales (Eid, 2018, p. 127). Ainsi, on assigne généralement, à un niveau international, les populations blanches avec les populations des pays du Nord, et les autres populations comme des populations non-blanches. Aussi, cette binarité sous-entend que les populations des pays du Nord ont, comparé aux populations des pays du Sud, structurellement plus accès au pouvoir et aux ressources à une échelle internationale. On suppose donc qu'il y existe une hiérarchie entre pays du Sud et pays du Nord avec des pays du Nord structurellement favorisés et privilégiés, ce qui se traduit dans les expériences migratoires. Cette supériorité structurelle est la conséquence du colonialisme pratiqué par les pays du Nord, des pays qui ont créé de nouvelles structures de pouvoir, dont les rapports sociaux de race, qui perdurent toujours aujourd'hui : le sociologue péruvien Quijano parle de « colonialité du pouvoir » (Quijano, 2000).

Ce faisant, cette typologie est pertinente car elle nous permettra, en premier lieu, de venir questionner les identités raciales que l'on attribue de manière « inhérente » aux populations des pays du Nord ou aux populations des pays du Sud, et de savoir si les populations de ces pays expérimentent les mêmes expériences migratoires. On verra aussi si ces catégories raciales calquées sur le modèle Nord-Sud font effectivement sens dans les articles. Cette typologie nous paraît donc pertinente car elle semble fournir des catégories homogènes, avec des populations migratoires qui, théoriquement, en raison de leur sous-ensemble d'origine, auraient des caractéristiques communes. Toutefois, cette catégorisation binaire qui renvoie à une racialisation prédéfinie des populations migrantes et des identités nationales comporte certaines limites pour l'analyse. Premièrement, elle ne permet pas de reconnaître les identités nationales raciales spécifiques de chaque pays et camoufle des hiérarchies à l'intérieur même de ces deux ensembles. Paul Eid résume cette idée en expliquant que cette dichotomie « ferait l'impasse sur la variabilité

sociohistorique des marqueurs de racisation et de leurs signifiés » (Eid, 2018, p. 127). Elle ne permet pas non plus de comprendre les différentes trajectoires politiques qui ont permis à certains ensembles géographiques de se voir associer avec l'identité blanche. En effet, les processus historiques qui expliquent l'appartenance à la blancheur de certains ensembles sont effacés par cette catégorisation, et cela a tendance à essentialiser cette appartenance. Enfin, il est parfois difficile de catégoriser certains pays dans une catégorie ou une autre. Par exemple, le Japon, très peu étudié dans les articles du corpus, a un positionnement spécifique. Certains auteurs (Ching, 2006) positionneraient par exemple le Japon dans les pays du Nord dans la mesure où c'est une puissance économique internationale très importante, et que la position matérielle d'un pays (soit sa position économique) influe sur l'identité raciale des populations de ce pays.

Le corpus de littérature ayant été séparé en quatre catégories géospatiales conformément à la méthodologie retenue pour l'étude de l'ensemble des articles scientifiques, notre recherche est constituée de quatre parties distinctes. Chaque partie de la recherche répond à la question suivante : qu'est-ce que l'adoption du cadre théorique de la blancheur dans ces articles permet d'observer sur les populations migratoires étudiées. Aussi, chaque partie est divisée elle-même en trois parties : les deux premières parties étudient comment la mobilisation de x définition de la blancheur permet de poser le regard y sur le phénomène migratoire étudié et la troisième partie pose un regard critique sur les phénomènes observés relevés grâce à l'analyse de contenu.

CHAPITRE I

LES MIGRATIONS SUD-NORD

Nous allons commencer par une brève présentation des articles de la première catégorie d'analyse. Nous retrouvons dans cette catégorie neuf articles qui traitent de groupes de migrantEs qui proviennent de pays du Sud⁸ pour s'installer vers des pays du Nord. Nous retrouvons ici l'étude des populations migrantes brésilienne (Wulfhorst, 2014) et libanaise (Abdel-Fattah, 2016) en Australie. Il y a également l'étude de populations migrantes africaines en Angleterre (Long *et al.*, 2014), l'étude des populations nigériennes en Irlande (Joseph, 2018) ou encore les populations brésilienne et portoricaine aux Etats-Unis (Ramos-Zayas, 2007). On trouve aussi l'étude des populations migrantes en Suisse : cet article n'analyse pas seulement les communautés migrantes provenant des pays du Sud, mais également des pays du Nord (Cretton, 2018). Est aussi présente l'étude de plusieurs communautés migrantes aux Etats-Unis, sans une focale spécifique sur les populations migrantes des pays du Sud (Warren et Twine, 1997). Enfin, il y a l'étude de la population migrante mexicaine aux Etats-Unis (Basler, 2008 ; Speed, 2020)

⁸ Pour la signification pays du Sud- pays du Nord, se référer à la partie méthodologie dans l'introduction.

Trois thématiques se sont dégagées à la suite de l'analyse des neuf articles. Nous avons répertorié les différentes conceptions du terme blanchité à l'intérieur des articles, et décrit les différents phénomènes migratoires au prisme de la compréhension proposée de blanchité. Dans cette partie, la blanchité est définie comme un système de domination ainsi qu'une identité nationale dans les pays du Nord.

1.1 La blanchité comme système de domination : racisme systémique et discriminations

A travers l'utilisation du terme « blanchité », plusieurs articles pointent du doigt les réalités matérielles du racisme systémique sur les migrantEs racisées dans leurs expériences migratoires. La blanchité fait en effet ressortir le caractère systémique du racisme, opposé à une perception individuelle des discriminations (Cretton, 2018). La blanchité est un terme qui décrit, dans les articles ci-dessous, un système de domination des BlancHEs sur les non-BlancHEs.

Ebun Joseph (Joseph, 2018) a mis en avant le peu de littérature académique qui démontre les inégalités auxquelles sont confrontées les populations migrantes racisées. Elle confirme ainsi le constat fait par Romero : les expériences migratoires sont très peu étudiées sous l'angle de la race. C'est donc ce à quoi elle s'attèle dans son article où elle fait une étude comparative des migrantEs en Irlande en fonction de leur pays d'origine pour comprendre comment la variable race est responsable des expériences sur le marché du travail irlandais. Ses résultats de recherche confirment que l'Irlande est stratifiée racialement, ce que d'autres chercheurEs comme Delgado et Stefancic ont appelé une « suprématie du blanc sur les autres couleurs »⁹ (Delgado et Stefancic, 1995, p. 7). L'article de Long (Long *et al.*, 2014) utilise également comme méthode la comparaison pour dénoncer les conséquences du racisme systémique sur les expériences migratoires en fonction du pays de

⁹ Traduction personnelle « white-over-colour ascendancy ».

provenance, c'est-à-dire en fonction de l'identité raciale. Les auteurICEs de cet article comparent en effet les expériences migratoires des migrantEs polonaisEs et celles des migrantEs africainEs en Angleterre. Cette méthode comparative utilisée dans les deux articles explique l'utilisation du terme de blanchité, utilisé comme point de comparaison pour expliquer les discriminations vécues par les migrantEs non-blancHEs.

Les articles cités ci-dessus se caractérisent donc par l'étude des migrantEs racisées, et utilisent les migrantEs blancHEs pour comparer leurs expériences migratoires avec celles des non-blancHEs. Les différences observées et la hiérarchisation qui en découlent sont des éléments qui démontrent l'existence d'un système racial. L'utilisation du concept de blanchité permet de nommer les institutions et discriminations auxquelles sont confrontées les migrantEs. Ainsi, ces articles répondent à une dimension des WS : celle de décrire l'hégémonie sociale, politique, culturelle blanche à laquelle font face les minorités ethniques et raciales (Cretton, 2018). Cette utilisation de la notion de blanchité, utilisée pour décrire un système politique et institutionnel qui crée une hiérarchisation entre différentEs migrantEs et avec la population locale, est essentiel dans le contexte politique actuel (idéologie d'un monde post-racial) pour appuyer la notion de « racisme systémique ».

1.2 La blanchité comme identité nationale

Alors que les articles ci-dessus ont mis en évidence une première dimension de la blanchité, c'est-à-dire la blanchité définie comme une hégémonie politique et institutionnelle à laquelle font face les minorités ethniques et culturelles, une définition qui permet d'analyser les discriminations systémiques auxquelles font face les migrantEs raciséEs, d'autres articles de cette première catégorie mettent en avant d'autres phénomènes migratoires reliés à une autre dimension de la blanchité. Ces articles abordent une dimension-clé des *Whiteness Studies*, c'est-à-dire la construction sociale, culturelle et historique d'une identité blanche reliée à une identité nationale (Cervulle, 2012, p. 39). Ces articles étudient des personnes

migrantes racisées qui se confrontent, à travers leur migration, aux identités blanches dans les pays où iels immigreront.

Un des éléments qui revient à plusieurs reprises dans les articles est celui de la construction de la blancheur comme identité nationale. Comme le mentionne Cretton (2018, p. 849), la blancheur est liée à l'identité nationale dans les pays du Nord. Son enquête de terrain a été réalisée en Suisse, mais elle mentionne aussi le travail de Muller (2011) qui fait le même constat en Allemagne. Cretton cite également l'autrice Loftsdóttir (2013, 295) qui englobe l'ensemble des pays européens et qui affirme que l'identité blanche est fortement entremêlée aux différentes identités nationales. P. Eid fait aussi ce constat de la confusion entre identité blanche et identité nationale dans la majorité des pays occidentaux (2018). Enfin, pour parler de ce lien entre blancheur et identité nationale, deux auteurICES ont utilisé le cadre théorique offert par l'anthropologue libano-australien Ghassan Hage qui a théorisé l'« Australie blanche » ou la « nation blanche » (Abdel-Fattah, 2016 ; Wulforth, 2014). L'identité blanche n'est toutefois pas uniforme : dans chaque pays occidental, elle émerge d'une histoire et donc fait naître des identités blanches spécifiques (Loftsdóttir, 2013, p. 295). Pour caractériser les identités blanches propres à chaque pays du Nord, Cretton (2018, p. 855) explique que chaque identité nationale blanche peut s'observer à travers des *indicateurs de la blancheur* qui varient en fonction du pays.

Dans les différentes définitions utilisées par les auteurICES, la blancheur dépasse le facteur physique des migrantEs (Cretton, 2018), et fait référence *aux normes et valeurs dominantes* des sociétés occidentales. Long et ses collègues expliquent que les personnes en position de pouvoir dans les sociétés occidentales (donc les personnes blanches), sont capables de dicter ce qui est légitime, ce qui explique cette imposition de la blancheur aux personnes migrantes (Long *et al.*, 2014, p. 1779).

A partir de cette définition de la blancheur comme identité nationale, correspondant aux normes et valeurs légitimes à l'intérieur d'un pays donné, les auteurICES ont observé plusieurs comportements chez des groupes de migrantEs.

Premièrement, plusieurs auteurICEs ont étudié les différentes stratégies mises en place par des groupes de migrantEs pour *s'aligner avec la blancheur*. En Australie, Wulforth a noté que les migrantEs brésiliENEs essaient de se détacher de toutes pratiques, normes et valeurs qui sont considérées comme ethniques, c'est-à-dire appartenant à la culture brésilienne. Ce détachement leur permettant de se rapprocher des normes de la société australienne blanche. Iels doivent abandonner « le particulier » pour se confondre avec l' « universel », c'est-à-dire la norme blanche australienne. Ceci leur permet d'échapper à la stigmatisation ethnique qui est faite d'eux et elles. Elle a aussi observé la mise en valeur d'une « identité cosmopolite » par certainEs migrantEs : cette identité leur permet également d'effacer leur « appartenance » brésilienne au profit d'une identité qui les rendrait « citoyen du monde ». Twine et Gallagher, qui ont mené une enquête aux États-Unis, ont étudié la manière dont les migrantEs non-noirEs (asiatiques, méditerranéenNEs, latino-américainEs), s'alignent avec la blancheur. Dans le contexte états-unien particulier, la blancheur s'est construite en opposition avec le fait d'être noire. Ainsi, s'aligner avec la blancheur revient à prouver sa « non-blackness ». Loewen a par exemple étudié les personnes migrantes chinoises dans le Mississippi. Pour s'aligner avec la blancheur, une stratégie était de couper tous les liens sociaux avec les personnes noires, en dénigrant ces personnes, en plus d'imiter la culture dominante blanche (Twine et Warren, 1997, p. 209). Encore dans le contexte états-unien, Basler (2008) a noté que les citoyens états-uniens d'origine mexicaine avaient utilisé leur droit politique (le vote) pour revendiquer leur blancheur, en votant en 2004 pour le président G. W. Bush. En effet, pendant la campagne présidentielle qui a suivi les attentats de septembre 2001, le président états-unien G. W. Bush avait pour slogan « *You are either with us or against us* ». Ce slogan, accompagné de l'ensemble des discours de peur qui ont suivi les attentats, a résonné en termes raciaux. Les personnes « non-blanches » ont dû s'aligner avec la blancheur pour ne pas être perçues comme les ennemis intérieurs de la Nation. Iels y ont vu également des perspectives d' « inclusion » dans la blancheur états-unienne. Ainsi, Basler interprète les votes des citoyenNEs mexicainEs comme une volonté de s'aligner avec la blancheur états-unienne, surtout

pour ceux et celles qui étaient déjà dans des positions privilégiées (peau plus « blanche » et position économique plus élevée). Elle ajoute que ce vote doit s'analyser avec un ensemble d'autres comportements, notamment celui d'adopter des discours anti-immigration pour se dissocier des autres migrantEs mexicainEs. Ce dénigrement des personnes qui ne représentent pas la blanchité a aussi été observé par Cretton (2018, p. 844). Elle a remarqué que plusieurs migrantEs en Suisse adoptent des discours racistes pour s'aligner avec la blanchité. De cette manière, iels peuvent se distinguer des personnes de couleur. Parmi les résultats de recherche de Cretton, elle a noté un autre procédé très intéressant : celui d'adopter l'idéologie de l'absence de discriminations raciales dans la société suisse. Plusieurs migrantEs ont affirmé qu'il n'y avait pas de hiérarchie raciale en Suisse. Selon Cretton, ce procédé fait partie de l'intégration des normes et discours dominants. La norme culturelle de la blanchité en Suisse (et très certainement dans d'autres pays occidentaux) est celui de nier la présence d'un racisme systémique. Ce faisant les migrantEs, en adoptant ce discours, essaient de s'aligner avec la blanchité. En dehors des spécificités propres à chaque pays de ce qui signifie la blanchité, Gillborn (2005, p. 6), en citant Leonardo, a relevé trois caractéristiques communes à la blanchité, parmi celles-ci, il a nommé a) une réticence à nommer les contours du racisme, b) le fait d'éviter de s'identifier à une expérience ou à un groupe racial et c) la minimisation de l'héritage raciste. Ainsi, on retrouve dans les résultats de recherche des auteurICEs ces caractéristiques.

Deuxièmement, un autre comportement adopté par les migrantEs est *le rejet de la blanchité*. Si ce processus d'alignement vers la blanchité s'observe dans la majorité des textes de cette catégorie, deux textes font aussi mention d'une résistance de la part de certainEs migrantEs (Ramos-Zayas, 2007 ; Wulfhorst, 2014). Dans le contexte états-unien, plus spécifiquement dans la ville de Newark, Ramos-Zayas a observé que les jeunes migrantEs latino-américainEs essayaient

davantage de performer la *blackness*¹⁰ que la blancheur. Elle observe que ces jeunes trouvent dans cette identité une manière de s'intégrer à la ville de Newark (« un référent d'appartenance »¹¹), et donc d'espérer acquérir une forme de citoyenneté (Ramos-Zayas, 2007, p. 90). Elle note que ces jeunes n'avaient pas associé l'américanité avec la blancheur, mais avec la *blackness*. L'alignement avec la *blackness* est en fait une stratégie utilisée par ces jeunes migrantEs latino-américainEs pour se dissocier de l'identité « migrante ». Cet alignement, selon Ramos-Zayas, leur a permis d'échapper à certains stéréotypes associés à l'image des migrantEs, et d'accéder à une forme d'appartenance et de citoyenneté alternative états-unienne. Toutefois, elle note que cette forme d'appropriation de la *blackness* n'a pas permis de revaloriser à un niveau plus politique cette identité et n'a pas mené à de discussions sur les droits civils, sur la ségrégation et les inégalités persistantes entre les BlancHEs et les NoirEs (Ramos-Zayas, 2007, p. 86). Enfin, Ramos-Zayas questionne si cette recherche de *blackness* est un réel moyen alternatif d'acquérir une forme d'appartenance à la société blanche états-unienne ou si elle n'est pas imposée par les logiques suprémacistes blanches, qui interrompent directement la possibilité d'alignement à la blancheur à certaines catégories migrantes aux Etats-Unis. Wulforst a également interrogé certainEs migrantEs qui ont *refusé de quitter leur identité pour s'aligner avec la blancheur australienne* : « en particulier ceux d'origine afro-brésilienne, qui appréciaient leur identité en tant qu'afro-brésiliens et baianos. Wulforst, qui cite bell hooks, affirme qu'il n'est pas facile de renoncer à une identité après avoir combattu si longtemps pour en avoir une; c'est-à-dire qu'une fois que les Afro-descendants ont pu créer l'identité « d'être noir et d'en être fier, elle est devenue une forme d'identité politique. »¹² (Wulforst, 2014, p. 483). Un autre exemple de rejet des normes

¹⁰ Je ne trouve pas de traduction appropriée en français. Ramos-Zaya définit la *blackness* comme « *a performance of race somewhat detached from actual Black bodies and often associated with Puerto Ricans in Newark* ».

¹¹ Traduction personnelle du terme « benchmark of belonging ».

¹² Traduction personnelle de l'extrait : « it is not easy to relinquish an identity after fighting so long to have one; that is, once Afro-descendants were able to create the identity of 'being black and being proud of it', it became a form of political identity. »

blanches s'exprime à travers l'expression et la conservation de l'*habitus*¹³ de certainEs migrantEs quand iels migrent. A l'aide du cadre conceptuel de G. Hage, Abdel-Fattah (2016, p. 326) explique l'exclusion et la stigmatisation des migrantEs libanaisEs en Australie en expliquant qu'en refusant de s'approprier les codes sociaux et culturels « blancs » (ce qu'on a relevé comme constitutifs de la blancheur dans cette sous-section) les personnes « non-blanches » en Australie étaient rendues visibles dans l'espace public, car leur habitus les distingue de celui de la blancheur.

Ainsi, pour des raisons différentes, certainEs migrantEs se voient refuser ou décident d'adopter une autre identité que celle de la blancheur (pour le cas des migrantEs latino-américainEs à Newark) dans leur stratégie d'appartenance à la société d'accueil. D'autres refusent de perdre une identité qui leur a été longuement refusé dans leur pays d'origine. La blancheur définie comme une identité nationale dans les pays du Nord a permis d'observer les stratégies d'alignement et/ou de rejet avec l'identité blanche des populations migrantes des pays du Sud.

1.3 Analyse critique des phénomènes migratoires observés

L'alignement à la blancheur (ou le blanchiment) des populations migrantes est un phénomène migratoire observé à plusieurs reprises dans les textes comme on l'a vu dans le paragraphe précédent. Toutefois, l'utilisation de cette expression est imprécise et correspond à différentes réalités selon les textes. Aussi, cette notion ne permet pas de comprendre les logiques étatiques sous-jacentes.

Dans un premier temps, les études présentées dans cette revue critique mettent en lumière un alignement à la blancheur des migrantEs qui peut être de nature discursive ou matérielle. Aussi, on note que les manières pour les migrantEs de « se blanchir » dans les sociétés occidentales relèvent dans la majorité des textes de cette catégorie de procédés discursifs, c'est-à-dire qu'à travers l'adoption de certains discours et comportements, iels adoptent les normes et valeurs blanches (Cretton,

¹³ Désigne ici, selon P. Bourdieu, une manière d'être, une allure générale, une manière de penser.

2018, p. 856). Toutefois, comme Cretton et Wulfhorst (2018 ; 2014), les textes ne précisent pas si les stratégies de blanchiment décrites dans leurs articles permettent aux migrantEs d'obtenir des avantages matériels, et ainsi changer de statut. *Ces stratégies de blanchiment, relevés dans les différents textes, restent donc avant tout des revendications identitaires et moins politiques : elles n'annoncent pas des nouvelles positions matérielles.* Toutefois, les migrantEs chinoisES étudiées par Twine et Warren (1997), à travers leur stratégie de dissociation avec les personnes noirEs aux Etats-Unis et leur adoption des normes culturelles blanches, leur ont permis d'obtenir des avantages matériels très concrets. À la fin des années 1960, les enfants de ces migrantEs ont pu être admis dans les écoles blanches, ils ont pu habiter des quartiers blancs, devenir membre des églises blanches, et les femmes chinoises ont pu marier des hommes blancs.

Dans un second temps, les articles ne précisent pas si cette entreprise de « blanchiment » des populations migrantes est intentionnelle (c'est-à-dire voulue par les migrantEs) ou si l'Etat, à travers différents outils, est responsable de cette volonté d'alignement avec la blancheur. Plusieurs éléments dans les textes nous apportent des pistes de réflexion. Cretton (2018, p. 849) tient la représentation politique, publique et médiatique blanche, ainsi que les interactions personnelles (comme les questions systématiques : « quelle est ton origine ? » si des signes physiques créent la différence avec la majorité blanche), comme responsable de cette volonté d'alignement avec la blancheur observée chez les populations migrantes. Ces représentations et interactions personnelles ethnicisent de manière systématique les migrantEs et contribuent par ce fait à provoquer ces différents processus pour permettre aux migrantEs de se sentir moins différentEs et donc moins essentialiséEs. Dans le même sens, les migrantEs peuvent se sentir poussé à adopter certains éléments constitutifs de l' habitus blanc pour tenter d'éviter l'exclusion ou la stigmatisation de la part de la communauté blanche car comme l'a montré Abdel-Fattah dans son étude sur des migrantEs libanaisEs en Australie (2016), la simple expression de certains codes crée le rejet et la stigmatisation. Aussi, Ramos-Zayas (2007, p. 96) explique qu'il y a des attentes de la part du pays d'immigration à ce que les migrantEs se conforment à cette blancheur, cette

conformité représentant un prérequis à l'acquisition d'une citoyenneté entière. Aussi, dans plusieurs textes, (Ramos-Zayas, 2007 ; Speed, 2020 ; Wulfhorst, 2014) les autrices pointent du doigt les politiques multiculturelles¹⁴ mises en place par les Etats. L'alignement à la blancheur serait la conséquence de ces politiques multiculturelles. Wulfhorst (2014, p. 488) affirme que les politiques multiculturelles enferment les migrantEs dans leur « ethnicité », et cette ethnicisation devient le plus gros marqueur des différents groupes de migrantEs. Cette ethnicisation revient par ailleurs à « reproduire, selon Hage (1998), l'opposition binaire du particulier comme de l'ethnique et de l'universel comme l'Australie blanche ». (Wulfhorst, 2014, p. 489).

On peut alors supposer que la volonté de s'aligner avec la blancheur devient une porte de sortie à l'ethnicisation pour beaucoup de migrantEs. Aussi, aux États-Unis, Ramos-Zayas note que les politiques multiculturelles créent un idéal du « super migrant » (2007, p. 96), qui devrait s'intégrer aux normes culturelles états-uniennes, soit celles de la majorité blanche. Basler (2008, p. 150) met aussi en évidence cette incitation à se conformer à la norme blanche à travers les discours de G. W Bush. Il apparaît alors que les populations migrantes sont renvoyées à leurs « origines » de manière permanente, mais elles sont paradoxalement invitées à se conformer aux normes culturelles de la société dominante. Il serait alors intéressant de comprendre davantage les logiques des politiques publiques dans les sociétés occidentales qui poussent les migrantEs à adopter les normes et valeurs dominantes (la blancheur) tout en les confinant dans leur « ethnicisation ». Speed (2020, p. 79) parle du multiculturalisme comme de l'idéologie raciale accompagnant le néolibéralisme qui promet de l'inclusion et des droits à ceux/celles qui s'intègrent à la norme blanche dominante et qui donne l'illusion de créer des formes amicales

¹⁴ Félix Mathieu, doctorant en science politique à l'UQAM, distingue trois dimensions du multiculturalisme. Dans ce passage, le multiculturalisme renvoie au « *politique publique* », c'est-à-dire les politiques mises en place par certains pays afin d'aménager le fait de la diversité ethnoculturelle sur leur territoire ». <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/495357/de-la-critique-du-multiculturalisme>

entre les races, alors qu'il renforce de fait le pouvoir de l'Etat colon blanc capitaliste.

Enfin, on remarque que l'angle de la blanchité permet de de poser l'intégration en termes raciaux, c'est-à-dire que les différences raciales opèrent de manière significative dans les expériences migratoires. Ces textes permettent de percevoir l'intégration en termes raciaux : d'analyser l'intégration dans les études migratoires, ils permettent de comprendre les barrières systémiques vécues par les migrantEs quand ils se confrontent à la « norme blanche » dans les pays du Nord.

CHAPITRE II

LES MIGRATIONS NORD-SUD

Après avoir étudié les migrations des populations des pays du Sud vers les pays du Nord, nous allons étudier les mouvements migratoires inverses. Dans cette deuxième catégorie, 16 articles ont été retenus. Ils étudient tous des migrations de personnes migrantes euro-américaines blanches¹⁵ dans des pays non-occidentaux. Dans ces pays non-occidentaux, on peut établir trois catégories de pays de migration en fonction des zones géographiques. Il y a premièrement des migrations qui ont lieu dans des pays asiatiques, dont 4 pays que l'on trouve régulièrement sous le nom des « 4 dragons asiatiques »¹⁶ : Hong Kong (5 articles), Singapour (2 articles), Taiwan (1 article) et le Japon (1 article). On retrouve également l'Indonésie (2 articles) et la Thaïlande (1 article) qui appartiennent à une autre catégorie d'Etats d'Asie du Sud-Est, c'est-à-dire à la « deuxième génération » de pays nouvellement

¹⁵ Dans notre corpus de texte, les populations euro-américaines proviennent dans l'ensemble des pays d'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada) et également d'Europe de l'Ouest (France, Angleterre, Belgique, Espagne, Italie, Irlande etc.)

¹⁶ Ce terme renvoie à une expression qui fait référence à 4 Etats asiatiques à forte croissance industrielle dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle. Ils sont aujourd'hui considérés comme des « pays développés » dans la mesure où ils jouissent d'un niveau de vie comparable à celui des pays de l'Union européenne, avec un indice de développement humain très développé. On a voulu mentionner cette catégorie d'Etats dans la mesure où il se pourrait que l'appartenance à cette catégorie non-formelle impacte sur le processus de racialisation de la population. Il y a en effet un lien entre « blancheur » et « pays riche/développé », et on veut étudier les spécificités de ce lien.

industrialisés en Asie. En plus des migrations dans les pays asiatiques, des articles traitent des migrations des populations euro-américaines dans deux pays africains : République démocratique du Congo (1 article), Sénégal (2 articles). Plus isolément, il y a aussi un article qui traite de migration à Abu Dhabi, et un autre au Mexique.

Claire Cosquer écrit que : « La blanchité peut être définie comme une position sociale dominante dans le rapport social de race ou, alternativement, comme le processus lui-même qui délimite les groupes sociaux blancs au sein du rapport social de race. » (Cosquer, 2019, p.1). Cette définition est pertinente dans la mesure où elle offre deux dimensions de la blanchité observées de manière récurrente dans les différents articles. Ainsi, en fonction de ces deux dimensions : la blanchité *comme l'analyse des processus qui construisent et qui assignent à certaines personnes l'identité blanche* et la blanchité *comme une position raciale dominante dans les rapports sociaux de race* plusieurs objets d'étude émergent des articles.

2.1 La blanchité comme un processus de racialisation

Nous allons commencer par relever les phénomènes migratoires étudiés en lien avec la définition de la blanchité comme « le processus qui délimite les groupes sociaux blancs au sein du rapport social de race » (Cosquer, 2019, p.1). Cosquer fait ici référence au *processus de racialisation* des personnes blanches. Primon (2007), que cite Quashie (2017, p. 230), définit ce processus comme « un processus social, historique et politique de catégorisation et de construction de frontières essentialisées, entre groupes et individus, ayant une valeur performative au sein de l'espace social ». Ainsi, même si la blanchité n'existe pas en soi, l'appartenance à cette identité crée des effets concrets sur l'individu. Andrucki (2010, p. 359) dit qu'elle n'est pas une ontologie, mais plutôt une épistémologie, c'est-à-dire une manière de savoir et d'interagir avec le monde.

La majorité des articles de cette catégorie ne questionne pas les processus qui expliquent qu'unE certainE migrantE se trouve identifiéE comme blancHE : comme expliqué en introduction, les auteurICEs attribuent de manière évidente la

blanchité aux migrantEs euro-américainEs et sous-entendent donc que le seul critère d’attribution de la blanchité est la provenance géographique. Or, trois articles montrent que la provenance géographique n’est pas le seul facteur d’identification à la blanchité. Quashie (2015, p. 763) montre que la classe économique est déterminante dans l’attribution du terme *toubab* (mot sénégalais pour parler des BlancHEs) car les personnes qui se situent en haut de la hiérarchie économique et sociale, même s’iels sont sénégalaisEs noirEs, se voient attribuer ce terme. *Toubab* est également attribué aux personnes qui adoptent un ensemble de comportements sociaux : « être maniéré, se croire supérieur, manquer de spontanéité, être sentimental, afficher ses affects, être asocial, manquer d’amour propre — attitudes qui seraient opposées à l’“ identité africaine ” » (Quashie, 2015, p. 764). A Abu Dhabi, Claire Cosquer a noté que la nationalité était le facteur principal à l’inclusion dans la « blanchité » : ainsi, même pour les personnes qui sont exclues de cette blanchité en France « mettre en avant sa nationalité française peut permettre d’être conditionnellement inclus dans la blanchité à Abu Dhabi » (2019, p. 7). Enfin, Hendriks (2017) montre, dans son étude sur des hommes migrants travaillant en République démocratique du Congo, que l’assignation à l’identité blanche relève surtout d’une stratégie discursive : elle n’est pas seulement assignée par les populations locales à certaines personnes migrantes, mais également une identité créée discursivement par ces hommes euro-américains. Hendriks montre que cette identité est créée de manière discursive par la différenciation et souvent en opposition avec l’imaginaire fictif de l’« homme noir ».

Si les études mentionnent peu les critères d’attribution qui essentialisent un certain groupe de migrantEs (les euro-américainEs) dans la blanchité, les autrices développent davantage dans leurs articles les stéréotypes associés à cette identité blanche, soit la construction de l’identité blanche. Fechter (2005, p. 95) montre que le terme *bule*, qui sert à désigner les BlancHEs en Indonésie, est associé à la richesse et à l’arrogance occidentale. Leonard (2008, p. 350) cite l’exemple d’un expatrié, Jim, qui a connu l’évolution des stéréotypes raciaux de la blanchité à travers son parcours migratoire à Hong Kong, et qui a vu sa légitimité dans le milieu professionnel diminuée. Quashie montre que l’identité blanche (*toubab*) est à la fois

un marqueur laudatif et péjoratif : « il valorise les notions de modernisme, de sérieux et de rigueur, qui sont le pendant inverse des stéréotypes racialisés associés à l’Afrique (paresse, superficialité, primitivité). Il peut à l’inverse évoquer de manière essentialisée une certaine condescendance des individus occidentaux et leur inadaptation à la différence dans l’altérité (2015, p. 763). Hof (2017, p. 56) mentionne qu’à Singapour « la richesse et le pouvoir » sont associés à l’identité blanche. Richardson dit que la blancheur est associée à « l’apathie arrogante » (2018, p. 488). Perez-Amurao (2015, p. 115), qui a étudié les logiques culturelles en Thaïlande, montre que la blancheur est rattachée au charisme, à une culture attirante, que les thaïlandaisES sont notamment appelés à imiter. Elle explique notamment comment le projet de modernisation politique thaï et la formation identitaire nationale après la seconde guerre mondiale ont emprunté à l’esthétique occidentale. La « modernité » occidentale avec ses valeurs, ses modes de vie sont donc toujours associés en Thaïlande à une supériorité civilisationnelle.

En lien avec cette définition de la blancheur, soit le processus de construction (les différents stéréotypes) et d’assignation d’une identité raciale blanche (les différents facteurs de catégorisation énumérés ci-dessus), un *autre type de phénomène est observé dans les articles : les réactions des migrantEs euro-américainEs face à leur racialisation*. Cette racialisation, c’est-à-dire l’assignation à une identité raciale qui implique une certaine représentation des individus, vient en effet contrecarrer l’idéologie libérale occidentale de l’individu libre, échappant à toutes classifications sociales, mais aussi la « *color-blind ideology* », le discours dominant dans les sociétés euro-américainEs qui affirme que la race n’est plus un principe structurant des sociétés modernes. Premièrement, on observe à travers les articles que la racialisation est mal vécue par beaucoup de migrantEs euro-américainEs, Fechter parle d’« exaspération » (Cosquer, 2019 ; Fechter, 2005 ; Lan, 2011 ; Quashie, 2015 ; Richardson, 2018). On a répertorié un ensemble de comportements de la part des migrantEs euro-américainEs face à cette racialisation à travers les articles. L’article de Fechter (2005) était particulièrement représentatif de cette tendance et très éclairant sur ce point. Fechter note premièrement que les migrantEs ont refusé d’admettre que la blancheur est une identité raciale parmi tant

d'autres, et donc d'admettre leur propre position sociale. Ensuite elle note que les migrantEs essaient de maintenir un certain pouvoir à travers une victimisation : iels parviennent de cette manière à camoufler leur pouvoir économique et politique.

Dans le registre de la victimisation, Richardson (2018, p. 493) note le discours « de fardeau colonial » que plusieurs euro-américainEs expriment. Iels témoignent d'une culpabilité et une conscience de leur privilège qui leur fait ressentir une trop grande pression. Enfin, Fechter montre comment iels tentent de se repositionner moralement en indiquant que leur racialisation est l'expression du caractère primitif, enfantin, ignorant et raciste des indonésienNEs (2005, p. 99). Iels reprennent de ce fait une vision coloniale des peuples colonisés. Cosquer note que cette visibilité et cette racialisation met en « crise la blancheur » (même si elle est limitée, précise-t-elle) et donne à observer des « modes de réaffirmation de la blancheur » (2019, p. 9). Elle observe deux modes de réaffirmation : le différentialisme conservateur et le progressisme distinctif. Le différentialisme conservateur engage une version pacifiée du choc des civilisations huntingtonnien, postulant que le monde se divise en aires civilisationnelles cohérentes. Blancheur française et arabité émirienne sont définies comme deux entités devant chacune œuvrer à préserver son authenticité, ses traditions, associant finalement la perspective du « métissage » à celle de l'« impureté » alors que le progressisme distinctif est définie par « les « expat' » qui considèrent que « de façon régulière le développement économique du pays a été trop rapide pour que son développement culturel soit harmonieux, tout en associant implicitement ou explicitement l'authenticité « arabe » à un stade moins avancé de développement économique et naturalisant en creux le développement économique comme occidental » (Cosquer, 2019, p. 10) Enfin, les migrantEs se réapproprient également les termes qui les définissent à l'étranger : *bule* (en Indonésie), *toubab* (au Sénégal) ou *gweilo* à Hong Kong. Cette réappropriation, selon Fechter (2005, p. 99), permet aux BlancheEs de regagner une position dominante et comme l'affirme Leonard (2008, p. 53) de se repositionner de manière moins négative et autonome.

Ainsi, à travers le prisme de la définition de la blancheur comme le processus d'assignation de l'identité raciale blanche à un certain groupe de migrantEs, on a pu voir que les migrantEs blanchEs étaient déstabilisées par la visibilité de leur identité raciale et que cette vulnérabilité les conduits à adopter un répertoire d'actions (de la réappropriation des termes jusqu'à une réhabilitation des visions « primitives » des peuples anciennement colonisés) pour essayer de contrecarrer cette visibilité. Ces réactions rappellent la « fragilité blanche », théorisée par la sociologue états-unienne Robin DiAngelo (2018). Cette fragilité blanche est l'attitude d'indignation et de colère des personnes blanches lorsque ces dernières sont confrontées au système racial, ici, la découverte non pas des discriminations systémiques, mais bien de l'appartenance à leur identité raciale. Cette fragilité, et les réactions qu'elle induit, comme observées précédemment, participe au maintien des privilèges des BlanchEs dans ces sociétés non-blanches, notamment par la permanence des discours coloniaux.

2.2 La blancheur comme position sociale dominante dans les rapports sociaux de race

Dans un second temps, comme définie par Claire Cosquer en introduction, la blancheur renvoie à une position sociale de race, c'est-à-dire qu'elle n'existe pas en soi, *mais est toujours relationnelle par rapport à d'autres positions sociales de race*. Aussi, sa définition indique que dans les rapports sociaux de race, *la blancheur est forcément la position dominante*. Cosquer explique la position dominante de cette position sociale avec des arguments historiques. La blancheur, ainsi que les autres positions sociales de race, ont historiquement émergé du colonialisme. Le colonialisme s'est appuyé sur cet outil de division mondiale des populations dans un objectif de domination économique et sociale (Cosquer, 2019, p.1). Par rapport à cette définition de la blancheur comme étant la position dominante dans les rapports sociaux de race, plusieurs phénomènes sont observés dans les articles.

Premièrement, plusieurs articles ont étudié cette position sociale de race qu'est la blancheur avec une approche intersectionnelle considérant que la seule position sociale de race ne permettait pas de comprendre le caractère relatif de la domination dans la blancheur lors des migrations. En d'autres termes, le caractère dominant de la position sociale des BlancHEs dépend d'autres positions sociales. Hof (2017, p. 46) a par exemple montré que l'identité blanche des migrantEs euro-américainEs ne leur assurait pas automatiquement des privilèges liés à leur position de BlancHE dans les rapports sociaux de race lors de leur migration. Elle met en évidence le fait que peu d'études sur les migrantEs euro-américainEs s'intéressent à ceux et celles qui n'occupent pas des postes à haute responsabilité (Ibid). Enfin, elle observe que la racialisation des migrantEs non-managériaux au Japon leur était désavantageuse. En effet, l'identité blanche des migrantEs crée une distance vis-à-vis de la population japonaise, et cette altérisation les conduit à avoir de la difficulté à s'intégrer dans la sphère professionnelle, en même temps que la sphère sociale (p. 54). Elle explique que ces discriminations envers les personnes blanches euro-américaines doivent être situées dans les relations historiques complexes que le Japon a entretenues avec l'Occident. Elle montre aussi qu'elles sont la conséquence du succès économique de ce pays au lendemain de la seconde guerre mondiale qui place le pays dans une position équivalente ou voire supérieure aux pays occidentaux. Hof pointe ainsi du doigt la complexité du « privilège blanc », et dans ce cas-ci, l'expérience de la blancheur au Japon à l'intersection avec la position économique des migrantEs (p. 60). Lan (2011), qui étudie les jeunes migrantEs euro-américainEs anglophones à Taiwan, montre également l'ambiguïté de la position blanche lorsqu'elle n'est pas associée à un poste professionnel à haute responsabilité. En étudiant des professeurEs d'anglais, elle montre que la blancheur, associée au capital culturel linguistique et à l'hégémonie de la langue anglaise, leur a permis d'obtenir facilement un poste de professeurE d'anglais, mais qu'ils ne

vont pas non plus connaître une ascension professionnelle plus importante car ces postes sont des niches réservées spécifiquement aux euro-américainEs¹⁷ (p. 1688).

Deuxièmement, une autre intersection développée dans quatre articles de cette catégorie est celle avec le genre. Les femmes ne bénéficieraient pas autant du privilège blanc. Dans un premier temps, les femmes ont des difficultés dans le milieu professionnel. Hof (2017, p. 58) note qu'au Japon, les normes de genre confinent les femmes dans un rôle de mère, d'épouse et de responsable du foyer. Les femmes euro-américaines au Japon sont donc elles aussi confrontées à ces normes et les aspirations à d'autres voies professionnelles sont donc plus limitées car ne répondant pas aux exigences des normes genrées du pays d'immigration. Ensuite, les femmes euro-américaines migrantes font face à des difficultés au niveau de leurs relations sociales, avec l'expérience de la solitude qui revient à plusieurs reprises, notamment dans les relations romantiques (Fechter, 2005 ; Hof, 2017 ; Lan, 2011). Lan (2011, p. 1687) explique qu'à Taiwan, la féminité blanche est valorisée, dans la mesure où la construction sociale de la blancheur permet à ce que les standards physiques blancs soient valorisés. Les hommes non-blancs qui se mettent en couple avec des femmes blanches peuvent même acquérir une position sociale plus élevée à travers l'augmentation symbolique de leur compétence sexuelle et de leur masculinité. Toutefois, la féminité blanche est à la fois rejetée dans la mesure où elle est associée au « féminisme » occidental et à la libération sexuelle, ce qui ne permet pas de correspondre aux normes locales de la féminité domestique. Ainsi, parmi les femmes interrogées par Lan, elles ont eu des difficultés à convertir leur capital blancheur en un capital social (romantique ici).

Fechter (2016, p. 67) montre qu'en Indonésie, les femmes, contrairement aux hommes, sont dévalorisées par les logiques culturelles du désir. Selon ces logiques, les femmes migrantes euro-américaines ne sont pas attirantes ni pour les hommes

¹⁷ Lan s'appuie sur le concept de « cultural ghettoisation » développé par Glenn (1986) qui a étudié la situation des migrantes japonaises aux Etats-Unis. Même si elles ont pu obtenir un poste, leurs opportunités professionnelles restaient cantonnées à certains secteurs d'activités. Ces secteurs étaient par ailleurs déterminés par des stéréotypes raciaux.

euro-américains (car la féminité asiatique, héritage du colonialisme, apparaît comme supérieure à celle des blanches) ni pour les hommes indonésiens. Fechter montre que ces femmes se retrouvent dans des situations de précarité émotionnelle, et peuvent conduire à la décision de quitter le pays. Lan parle ainsi de « normativité masculine dans les migrations professionnelles » (2011, p. 1687) pour faire référence à l'ensemble des barrières auxquelles les femmes migrantes font face car elles ne correspondent pas à la norme masculine (dans le mode de vie, la vie familiale, le physique etc.) attendue chez les migrantEs. Pour résumer, bien que les BlancHEs soient confrontées davantage à des discriminations positives que négatives, les articles à l'intersection des WS et des études migratoires montrent l'hétérogénéité des positions sociales qui sont en fait dissimulées sous l'étiquette de « position sociale blanche ». La blancheur comme rapport social prend différentes formes en fonction des contextes sociaux-politiques à travers le monde. Leonard (2010) insiste sur la forme non monolithique de la blancheur à travers les espaces politiques. Ce faisant, la blancheur n'offre pas comme formulé par Leonard (2008, p. 58), un « ensemble soigné et défini d'attributs » à travers le monde.

Troisièmement, même si les deux paragraphes ci-dessus ont relativisé la position dominante de la blancheur dans les rapports sociaux de race, en étudiant son intersection avec d'autres positions sociales (classe et genre), d'autres articles de cette catégorie permettent d'observer certains mécanismes migratoires qui expliquent la permanence et maintien de la position dominante de la blancheur dans les rapports sociaux de race à travers le monde. Un des mécanismes est expliqué dans deux articles qui utilisent une approche comparative. Lundström (2016) a comparé les migrantes suédoises blanches à la suite de leur migration aux Etats-Unis, Singapour ou Espagne avec des personnes suédoises non-blanches qui ont migré ou issues de l'immigration en Suède. Perez-Amurao a comparé les migrantEs euro-américainEs professeurEs d'anglais avec des migrantEs philippinEs également professeurEs d'anglais. Cette approche comparative permet de mettre en perspective les expériences migratoires des migrantEs blancHEs dans les migrations mondiales actuelles en les comparant aux autres migrantEs non-blancHEs. Cette approche invite à comparer non pas les migrantEs blancHEs avec

les personnes des sociétés d'accueil, mais plutôt de comprendre que les privilèges blancs s'appuient moins sur l'oppression des personnes des sociétés d'immigration (en tout cas les populations majoritaires), mais davantage sur l'oppression des autres migrantEs non-blancHEs.

Ainsi, pour résumer, « *whiteness works as a global privilege with a particular historical legacy that is mobile and possible to re-install in 'new' postcolonial settings (Leonard 2013), often accompanied by the use of underprivileged migrants' work* » (Lundström, 2017, p. 87). Un autre mécanisme assurant le maintien des privilèges des migrantEs euro-américainEs est expliqué dans un article de Lundstrom (2017). Elle montre comment les « enclaves blanches », soit les cercles fermés de sociabilité et d'habitation des migrantEs euro-américainEs dans les pays du Sud participent à créer un sentiment de « cosmopolitanisme blanc » et renforcent davantage l'acquisition de privilèges mondiaux spécifiques. Ces cercles permettent en effet aux personnes autorisées à entrer de créer des cercles de sociabilité « entre pairs » et ainsi de permettre des affinités qui permettront aux migrantEs de se sentir à la maison partout dans le monde. Ils permettront également de créer des opportunités de travail. Ainsi, la ségrégation des migrantEs blancHEs, contrairement à l'exclusion des personnes suédoises non-blanches en Suède, s'accompagnent de privilèges, et ne fait pas de ces migrantEs des minorités discriminées. Lundstrom invite aussi à regarder la blancheur comme *une forme de capital culturel qui peut être convertie en d'autres formes de capitaux lors de l'arrivée dans la société d'immigration*. Dans l'étude comparative entre les professeurEs d'anglais philipinos ou euro-américainEs, Perez-Amurao montre également comment les euro-américainEs peuvent convertir leur capital culturel (ici linguistique) hautement considéré en Thaïlande, en un capital social et économique. Lan (2011) étudie cette même population (les migrantEs euro-américainEs) à Taiwan et retranscrit ces mêmes logiques. Elle précise que les migrantEs non-occidentaux n'ont pas ce privilège. Enfin, les privilèges blancs dans les mobilités s'expriment dans les mobilités même dans la mesure où les personnes blanches vont avoir plus de facilité à traverser les frontières (obtention d'un passeport, politique

des visas). Cosquer théorise ce privilège comme « le pouvoir migratoire » (2019, p. 6).

2.3 Analyse critique des articles

Dans cette catégorie d'articles qui étudie les migrations Nord-Sud, les phénomènes observés à l'intersection des études de la blancheur et des études migratoires permettent de questionner le processus de « racialisation » des migrantEs blancHEs, le mouvement migratoire étant un contexte particulièrement intéressant pour révéler les catégorisations raciales, et par la même occasion, la blancheur. Cette racialisation est étudiée à travers les stéréotypes associés à la blancheur, mais aussi les facteurs qui expliquent qu'unE telLE migrantE appartient à cette catégorie sociale (spécificité de l'appartenance à la catégorie *toubab* au Sénégal par exemple). Sur ce point spécifique, on peut toutefois noter que la majorité des articles attribue de manière systématique la blancheur aux migrantEs euro-américainEs, révélateur d'une division raciale géographique qui précède le phénomène migratoire en tant que tel. Or cette attribution systématique de la blancheur pourrait aussi conduire à essentialiser la blancheur, une critique souvent faite aux auteurICEs qui se situent dans les WS. Les articles nous montrent également, en se concentrant sur les rapports de race, à quel point la race est toujours un principe structurant les sociétés contemporaines, et donc les dynamiques migratoires.

Toutefois, en se concentrant sur les dynamiques locales et individuelles de la racialisation blanche (liées à la représentation spécifique de la blancheur dans un certain pays qui dépend d'une histoire spécifique, comme le Japon, ou en prenant en compte la blancheur avec d'autres rapports sociaux de race), les articles ont tendance à oublier les logiques mondiales et coloniales. Cosquer mentionne en effet « la racialisation de l'espace global des flux migratoires » (2019, p. 6) : si une certaine racialisation prend forme dans des contextes spécifiques, il ne faut pas oublier *qu'une racialisation précède celle de la migration, elle a lieu par la*

migration. Ainsi, *le processus de racialisation est inhérent aux mouvements migratoires* : ces mouvements ont historiquement créé cette identité blanche, et continuent de la constituer (Ibid). Andrucki met aussi en avant la co-constitution de la blancheur avec le mouvement migratoire : non seulement la position sociale blanche assure une grande mobilité grâce au « privilège de passeport » (Andrucki, 2010, p. 362) mais elle est née, et se perpétue avec cette mobilité. Comme le résume Cosquer « *la production de la blancheur a moins lieu dans les migrations qu'elle a lieu par les migrations* » (2019, p. 7). Cosquer continue en expliquant que « les routes migratoires cristallisent l'un des héritages les plus concrets de la période coloniale ». Ainsi, les migrations des Nord vers les Suds sont « difficilement séparables des processus de racialisation qui les accompagnent et même les constituent » (Ibid).

On peut aussi reprocher aux articles de traiter de la racialisation et de la visibilisation de la blancheur comme similaires au processus de racialisation que vivent les migrantEs des pays du Sud qui migrent dans les pays du Nord. Or, on observe dans les articles que la racialisation des BlancHEs diffère par sa nature et par ses conséquences matérielles et symboliques. Si les stéréotypes associés à la blancheur sont ambivalents (positifs et négatifs, tout de même avec une prédominance positive), la sociologue Quashie offre une piste pour comprendre une des fonctions de la racialisation blanche par les personnes non-occidentales : « l'ethnicisation de ces dernières [les migrantEs blancHEs] et le recours à un argumentaire 'postcolonialisé' par les acteurs peuvent alors constituer un moyen de contrôle social subversif lorsque les asymétries de classe leur sont défavorables, pour renverser les hiérarchies existantes » (Quashie, 2015, p. 762). Elle indique également que ce processus appuie « la valorisation des individus sénégalais » (2015, p. 763). De ce fait, on peut dire que cette racialisation des migrantEs blancHEs, contrairement à celle subie par les populations non-blancHEs dans les pays occidentaux, est une réaction à la domination blanche et au processus de dévalorisation qui a accompagné la racialisation des peuples qui ont subi le colonialisme. On peut aussi émettre l'hypothèse que les clés de lecture du monde social des populations des lieux de migration sont simplement un héritage des

visions du monde colonial. Il serait donc intéressant d'approfondir les conséquences matérielles pour les populations locales des discours racialisant lorsqu'ils sont utilisés par les oppriméEs pour comprendre davantage les logiques qui sous-tendent cette racialisation. De plus, on peut aussi déduire que cette « racialisation » n'accompagne pas un processus de domination économique, sociale et politique, contrairement à la racialisation des migrantEs de la catégorie précédente.

De plus, la racialisation des BlancHEs est différente de la racialisation non-blanche dans la mesure où *elle peut leur offrir des avantages matériels concrets*. Dans les textes, les migrantEs euro-américainEs interrogéEs se plaignent de leur non-intégration dans la société d'accueil à cause de l'étiquetage racial blanc. Or, Lundstrom (2017, p. 81) explique dans un premier temps que la non-intégration dans la société d'accueil vécue par les migrantEs blancHEs n'est pas seulement subie (processus de marginalisation), mais peut-être choisie (processus d'auto-ségrégation). Il est difficile de savoir de quel processus résulte la non-intégration contemporaines des migrantEs euro-américainEs. On sait toutefois que l'auto-ségrégation (spatiale ou sociale) était une méthode employée par les colons pour préserver et augmenter leurs privilèges. Ainsi, on en déduit que la non-intégration des migrantEs euro-américainEs dans les pays du Sud peut renforcer l'hégémonie blanche et que cette logique d'exclusion s'inscrit et indique une continuité historique coloniale qui participe à réaffirmer les frontières raciales.

Enfin, on peut aussi préciser que les articles de cette catégorie ont tendance à traiter de la visibilisation de la blancheur comme d'un phénomène nouveau, or comme nous le dit Ahmed (2007, p. 157), si la blancheur a toujours été invisibilisée et est « découverte » chez les populations euro-américainEs lors de leur migration, elle a toujours été très visible pour les populations dominées.

CHAPITRE III

LES MIGRATIONS EUROPE DE L'EST- NORD

Après avoir étudié les rapports sociaux de race dans les dynamiques migratoires Nord- Sud, cette catégorie met la lumière sur un ensemble géographique spécifique : l'Europe de l'Est et centrale (EEC). La section est composée de 15 articles, tous rédigés entre 2007 et 2019. Parmi ces articles, 10 traitent de populations d'Europe de l'Est qui migrent en Angleterre, 3 dans des pays d'Europe du Nord (Finlande, Norvège, Danemark) et 2 aux Etats-Unis.

Dans ces articles, l'approche de la blancheur est utilisée pour *étudier les mécanismes de racialisation de populations migrantes présumées blanches* qui proviennent d'Europe de l'Est et centrale (EEC). L'ensemble des articles répond à la question : pourquoi, et par quels procédés, les populations d'EEC sont racialisées alors même qu'elles ne sont pas exclues de la blancheur ? Les processus de racialisation des personnes d'EEC, et donc leur identité raciale, permettent de comprendre in fine les différentes variations de ce qu'est la blancheur. Nous avons répertorié les différents mécanismes de racialisation présents dans les textes en deux

catégories distinctes : *les mécanismes institutionnels/structurels (approche matérielle de la race)* et *les mécanismes interpersonnels (approche davantage discursive de la race)*.

3.1 La racialisation des peuples d'EEC d'un point de vue institutionnel et structurel

Les articles offrent à penser les mécanismes de racialisation des populations d'EEC dans trois contextes historiques spécifiques.

Premièrement, un des mécanismes institutionnels qui a contribué à la racialisation des populations d'EEC est celui de l'adoption des législations migratoires contraignantes par la majorité des Etats de l'Union européenne pour les ressortissantEs des pays d'EEC en 2004. En 2004, huit nouveaux pays d'EEC sont devenus membres de l'Union européenne (UE) soit la Pologne, la République tchèque, la Hongrie, la Slovaquie, la Slovénie, la Lettonie, la Lituanie et l'Estonie. A la suite de cette adhésion qui a provoqué beaucoup de débats, les Etats européens déjà membres de l'UE étaient libres de choisir les conditions d'entrée aux futurEs travailleurEs des pays de l'EEC ; seulement trois pays n'ont imposé aucune restriction (l'Angleterre, l'Irlande et la Suède). Ces législations restrictives ont créé des citoyens européens de « seconde zone », c'est-à-dire avec moins de droit (restriction de mobilité) que le reste des populations des pays de l'Ouest membres de l'UE (Samaluk, 2014, p. 9). Ces contraintes de mobilité s'expliquent par les débats qui ont précédé l'adhésion des pays de l'EEC à l'UE : il y avait l'idée que ces nouvelles populations « envahiraient » les marchés économiques de l'Europe de l'Ouest et feraient baisser l'ensemble des salaires (dumping social).

Cette peur s'explique par les représentations qui préexistaient à ces débats. En effet, depuis la fin du système socialiste dans les années 1990, les pays de l'EEC ont été dépeints comme des pays sous-développés et comme représentant un « Autre » (Krivonos, 2018, p. 3). Ces représentations ont été développées également par les motifs qui ont légitimé l'accès de ces Etats à l'UE. Effectivement,

derrière l'adhésion des Etats de l'EEC dans l'UE, il y avait l'idée d'une « mission civilisatrice » de la part de l'UE. L'UE était dépeinte comme un « panacée » par les élites politiques de l'UE pour que les Etats acceptent leur entrée dans l'UE. Kiosse (2010, p. 2) dit que par cette entrée, les Etats ont accepté leur propre « colonisation », en adoptant le discours de leur propre infériorité économique et culturelle. En ce sens, un processus de racialisation était déjà à l'œuvre dans les discours et les médias depuis les années 1990 et cet ensemble de représentations raciales a ensuite eu des conséquences matérielles sur les populations migrantes des pays de l'EEC qui se sont vu restreindre leur droit de mobilité. Toutefois, même si les populations d'EEC sont racialisées, leur entrée dans l'UE leur a permis de confirmer l' « identité blanche » qui accompagne l'identité européenne (Goldberg, 2006). Il faut également noter que le phénotype « blanc » partagé par la majorité des populations d'EEC a été un critère implicite d'inclusion de ces Etats dans l'UE, car correspondant aux compréhensions racialisées de l'identité européenne (Fox *et al.*, 2012a). *Ainsi, même si les populations migrantes d'EEC ont été étiquetées comme « Autre » par des discours stipulant leur infériorité culturelle, appuyés par des politiques migratoires restrictives qui légitiment ces discours et matérialisent le processus de racialisation, les populations d'EEC sont un Autre « moins autre » que le reste des migrantEs non-occidentaux car iels sont partiellement incluEs dans la blanchité.*

Fox *et al.*, à travers l'étude spécifique des populations migrantes de Bulgarie et de Roumanie en Angleterre, nous offrent un autre contexte historique pour explorer les processus de racialisation des ressortissantEs des pays d'EEC. Fox *et al.* (2012) ont relevé deux éléments qui ont contribué à la racialisation des populations de ces pays : les politiques migratoires et les médias. La Roumanie et la Bulgarie sont entrées dans l'UE en 2007, or, alors que l'Angleterre faisait partie des trois pays qui n'avaient pas instauré de restriction migratoire pour les ressortissantEs des huit pays entrés dans l'UE en 2004, le gouvernement a décidé d'en implanter cette fois-ci pour ces 2 pays. Cette décision était également guidée par des motifs économiques. Or, comme déjà expliqué au-dessus, par ces politiques, les « RoumainEs ont été symboliquement dénués de leur blancheur par une

politique d'immigration qui a refusé de les reconnaître comme des Européens à part entière avec les droits (et la couleur) associés » (Fox et al., 2012a, p. 685).

McDowell (2007) étudie également la constitution des politiques migratoires britanniques, mais au moment de l'après-guerre (1945), et leurs liens intrinsèques avec le processus de racialisation. Après la guerre, l'Angleterre avait lancé un plan de « reconstruction économique » et ce sont les politiques migratoires qui ont permis de répondre aux besoins de main d'œuvre de l'Angleterre. Parmi les potentiELes travailleurEs/migrantEs qui pouvaient rejoindre l'Angleterre continentale, il y avait les IrlandaisEs, les populations caraïbéennes, et les populations d'Europe de l'Est (p. 92). Or, l'Angleterre a établi des politiques migratoires différenciées en fonction de la couleur de peau des migrantEs : il en a résulté que les personnes « blanches » avaient, à travers les politiques migratoires, des meilleures conditions de travail que les personnes non blanches (Ibid). L'idéologie raciale a donc guidé les politiques migratoires, qui en contrepartie, ont ancré cette racialisation dans le droit. En plus de créer une binarité noir et blanc, l'Angleterre a également construit une hiérarchie à l'intérieur de la blancheur. Les IrlandaisEs, qui avaient été coloniséEs par les AnglaisES, ont également obtenu moins de droits que les autres migrantEs européenNEs de l'Est, et se retrouvaient eux et elles aussi en bas de l'échelle ouvrière, dans des positions professionnelles dégradantes. Les migrantes des pays baltes avaient au contraire bénéficié d'un traitement spécifique, appuyé par un discours raciale qui avait construit les femmes des pays baltes comme supérieures, et ainsi, similaires aux femmes britanniques. Elles avaient en effet été sélectionnées à travers un programme migratoire spécifique (nommé les « cygnes » pour construire symboliquement la blancheur « pure » des femmes baltiques) qui leur garantissait des meilleures conditions de travail que pour les autres migrantEs (p. 94). Si la blancheur des femmes baltes a été affirmée par les discours et les programmes migratoires, c'est parce qu'elles n'étaient pas seulement considérées comme des travailleuses, mais aussi comme des futures mères de la Nation (p. 95). La blancheur construite des femmes baltes était donc destinée à appuyer des politiques assimilationnistes qui avaient pour but de créer le caractère « britannique » des femmes baltes, pour

qu'elles puissent servir in fine les objectifs de repopulation de l'Angleterre de l'après-guerre (p. 86).

Ainsi, on a vu que la blancheur pouvait être renforcée (ou sapée) par des politiques migratoires qui accordent à certainEs (mais refusent à d'autres) l'appartenance à une catégorie privilégiée, souvent en fonction d'objectifs politiques et économiques spécifiques. Ces politiques sont responsables de la matérialité de la race : elles engendrent les conditions matérielles de vie des migrantEs en leur facilitant l'accès ou non au marché du travail par exemple. Cette utilisation des migrantEs confirme par ailleurs la « biopolitique » des sociétés industrielles qui considère le matériel humain comme une ressource exploitable qui doit être sélectionnée, évaluée ou même éliminée.

Ce faisant, on a vu dans cette première partie les mécanismes de racialisation spécifique des populations d'EEC opérés par des processus symboliques de construction de peuples « culturellement » différents et inférieurs, renforcés et appuyés par des politiques migratoires contraignantes. Cette racialisation n'exclut pourtant pas de la blancheur les populations d'EEC car leur entrée dans l'UE, au contraire, permet d'inclure les populations d'EEC dans la blancheur. Ces éléments permettent de penser une racialisation qui n'exclut pas les migrantEs de l'identité raciale de la « blancheur » et donc permet de penser la blancheur comme identité raciale hétérogène. Dans la première partie ci-dessous, l'identité raciale des populations d'ECC est perçue d'un point de vue institutionnel et global. Pourtant, cette racialisation est également un processus de « tous les jours ». Dans cette construction relationnelle de la racialisation, les migrantEs peuvent « négocier » leur identité raciale, c'est-à-dire adopter des stratégies qui leur permettent de revendiquer une autre identité raciale que celle assignée de manière systémique. Cette partie permet de comprendre davantage le lien entre blancheur et racialisation.

3.2 La blanchité des migrantEs de l'EEC : approches discursives et performatives de l'identité raciale

Comme précédemment relevé à travers les articles, les processus de racialisation s'effectuent à travers les politiques migratoires, appuyées par les médias, (Fox *et al.*, 2012a ; van Riemsdijk, 2010) et assignent des places matérielles aux migrantEs qui influent sur leur identité raciale. Toutefois, les processus de racialisation sont aussi le résultat d'un ensemble de pratiques et discours adoptés par les migrantEs eux et elles-mêmes. Ces pratiques expliquent par une autre approche de la racialisation la blanchité des populations migrantes d'EEC.

Dans les articles, plusieurs auteurICEs ont utilisé une approche de la race (et donc de la blanchité) comme une identité qui pouvait se construire par les migrantEs. En s'appuyant sur la théorisation de la blanchité¹⁸ de Frankenberg (1993), Rzepnikowska (2019), qui étudie les femmes polonaises en Angleterre, affirme que l'identité raciale des Polonaises est fluctuante. Par exemple, une migrante polonaise interrogée par la chercheuse affirme être racialisée seulement lorsqu'elle commence à parler, car certainEs de ses interlocuteurs remarquent son accent. Le langage est en effet un des « marqueurs » de différence sur lequel se construit le caractère « autre » des migrantEs. L'altérisation n'est donc que « temporaire », car lorsqu'elle marche dans les rues, elle dit être « invisible ». Il y a donc une fluctuation de la construction raciale de son identité en fonction de si elle est rendue visible ou non dans certains contextes. D'autres migrantes interrogées par Rzepnikowska expriment même de la surprise d'expérimenter du racisme et de la xénophobie, bien qu'elles se considèrent comme blanches (2019, p. 68). Nowicka , qui étudie également les migrantEs polonaisEs en Angleterre, note qu'il y a une confrontation entre la perception des migrantEs polonaisEs qui

¹⁸ Maxime Cervulle décrit l'approche de la blanchité de Frankenberg comme « *'une constellation de processus et de pratiques'* (2001, p. 73), *étudiant les dynamiques de constitution quotidienne et de déplacement de l'identité blanche dans une perspective compréhensive.* » (Cervulle, 2012, p.42). En d'autres termes, le sujet racialisé émerge par ses actes et ses pratiques quotidiennes.

se situent sur un pied d'égalité avec la classe moyenne britannique blanche, et leur position sociale et économique réelle qui décide de l'endroit où iels vivent, et donc aussi des choix scolaires et des possibilités de socialisation (2018, p. 533). Nowicka postule que la manière dont les migrantEs se situent doit être prise en compte car le *positionnement réel des migrantEs est le résultat de l'idée de leur propre place, confrontée à leur place matérielle* (2018, p. 537). Il faut alors selon elle prendre en compte les « discours alternatifs » des migrantEs qui peuvent être une forme de « résistance » à leur assignation raciale. Elle suppose donc une certaine agentivité des migrantEs à se positionner dans les hiérarchies raciales, à travers leur discours d'incompréhension et d'indignation face à leur positionnement matériel, dans la mesure où la perception de leur identité « blanche » est confrontée à la perception des personnes des sociétés d'accueil.

En plus des discours d'indignation et de perception de leur identité raciale qui doivent être pris en compte selon Nowicka pour juger du positionnement réel des migrantEs, plusieurs auteurICEs mentionnent les stratégies discursives mises en place par les migrantEs pour « revendiquer » la blancheur, c'est-à-dire une position supérieure dans la société et dans la hiérarchie raciale. Une des stratégies *qui apparait dans les textes est le racisme utilisé par les migrantEs d'EEC*. Ce racisme a été étudié par Fox (2013) dans un article qui est consacré aux discours racistes des migrantEs. Il analyse comment les migrantEs roumainEs et hongroisEs utilisent leur blancheur pour « noircir » davantage les autres populations, et ainsi se repositionner symboliquement plus haut sur la hiérarchie raciale britannique. Leur utilisation du racisme les « blanchit ». Louise Ryan (2010) montre que les migrantEs polonaisEs utilisent cette même stratégie discursive en Angleterre pour résister à leur propre stigmatisation, et ainsi créer des limites hiérarchiques entre eux ou elles et les autres migrantEs. Leur but est de se mettre au niveau de la « majorité blanche » nationale. Guðbjört Guðjónsdóttir (2014) a également montré comment les IslandaisEs en Norvège utilisent leur propre nationalité et la « blancheur » pour arriver au même positionnement social que la majorité blanche nationale. Krivonos (2018) a démontré comment le racisme des jeunes russophones en Finlande leur permet de générer d'autres images d'iels, plus respectables. Ce

racisme n'est donc ontologiquement pas le même que celui des majorités blanches dominantes (Fox, 2013, p. 1872), puisque c'est une manière de résister à leur propre stigmatisation et infériorisation matérielle. Fox analyse par ailleurs deux sortes de rétributions obtenues par les migrantEs. Premièrement, il parle des avantages sociaux-psychologiques, c'est-à-dire que les migrantEs essaient d'atténuer voire renverser symboliquement les dégradations qu'iels subissent, leur permettant d'apaiser certaines angoisses et frustrations. Deuxièmement, Fox parle des avantages matériels obtenus probables mais affirme qu'il n'a pas de preuve pour attester de manière certaine les conséquences matérielles de ces revendications (2013, p. 1881).

Autre que le racisme, les migrantEs utilisent d'autres stratégies discursives et performatives pour pouvoir s'aligner avec la majorité nationale blanche. Comme l'exprime Fox (2015), dans beaucoup de situations, il est plus payant de revendiquer le statut de supériorité de la majorité nationale que de dénoncer les discriminations subies. En effet, la dénonciation des discriminations serait une reconnaissance de leur statut d'infériorité. Ainsi, les migrantEs préfèrent embrasser le discours néolibéral méritocratique et assumer qu'iels sont de bonNEs travailleurEs. Nowicka parle des logiques néolibérales d'intégration que les migrantEs adoptent (2018, p. 534). Les migrantEs polonaisES interrogéEs par Nowicka estiment contribuer de manière économique à la société britannique, alors que basé sur des stéréotypes dévalorisants, iels estiment que les autres migrantEs « non-blancHEs » profitent des aides sociales. Iels signalent par ce fait leur appartenance à la même communauté blanche britannique, qui défend leur richesse contre l'influence étrangère. Cela leur permet de dévaloriser les autres migrantEs en affirmant qu'il y a des bonNEs et des mauvaisEs migrantEs. Plus que la « participation économique », l'adaptation aux codes culturels et valeurs nationales (« logiques culturelles de l'intégration », Nowicka, 2018, p. 534) est également une stratégie employée par les migrantEs pour appartenir à la société d'accueil. Le racisme et les discours méritocratiques peuvent par ailleurs être interprétés comme une forme d'adaptation aux discours et valeurs nationales.

La sociologue Linda Lapina (2018), à travers une méthodologie auto-ethnographique, montre comment elle a pu appartenir à la majorité nationale danoise, alors qu'elle est d'origine lettone. En postulant une identité raciale fluctuante, elle montre comment elle « passe » comme femme danoise dans certaines circonstances. Elle montre comment le « passing danois » s'effectue de manière discursive (par exemple en dénigrant les autres immigrantEs), de manière physique (adoption d'un certain habitus national, même si elle ne le décrit pas en ces termes) mais aussi d'une manière affective. Cette dimension fait référence à la manière dont on se sent appartenir à la communauté nationale, et comment ce sentiment d'appartenance permet en contrepartie d'avoir moins de contraintes physiques par exemple. Elle affirme que « le passing danois » n'est pas une volonté propre et que les personnes ne décident pas non plus d'autoriser quelqu'unE à « passer » comme danoisE (p. 65). Elle a pu noter que « passer comme danoise » signifiait que ses différences n'étaient plus remarquées. Elle a dû acquérir un certain nombre de marqueur danois, comme celui d'une éducation supérieure, d'avoir un emploi, de parler couramment danois, d'avoir un certain style de vie, une ouverture d'esprit, et d'avoir une performance de genre appropriée avec celle danoise. En résumé, la blanchité danoise, c'est appartenir avant tout aux classes moyennes/supérieures (p. 62).

Ce faisant, les articles de cette catégorie, à l'intersection des études migratoires et des études de la blanchité, permettent de comprendre que la blanchité des migrantEs de l'EEC est le résultat de processus de racialisation institutionnels (politiques migratoires qui discriminent tout en étant pensé pour ne pas exclure les populations d'EEC), mais également de stratégies discursives opérées par les migrantEs d'EEC qui permettent de resituer les migrantEs d'EEC dans les hiérarchies raciales. Ces processus de racialisation, qui relèvent par ailleurs d'une approche différente de la race, sont complémentaires pour penser l'hétérogénéité qui existe à l'intérieur de l'identité raciale « blanche ». Plusieurs termes sont utilisés à l'intérieur des textes pour parler de l'hétérogénéité de l'identité blanche : les auteurs parlent d'une hiérarchisation de la blanchité (McDowell, 2007 ; van Riemsdijk, 2010), Anderson (2013) nomme une « blanchité dégradée »

(« *degenerate whiteness* ») comme une forme contingente et dégradée de blancheur, qui n'offre pas l'ensemble des privilèges dont bénéficient la population majoritaire, alors que Nowicka (2018) parle de précarité culturelle (« *cultural precarity* »). L'ensemble de ces termes permet de saisir la position raciale ambiguë des migrantEs de l'EEC dans des pays d'Europe de l'Ouest.

3.3 Analyse critique des articles étudiés

Premièrement, la majorité des auteurICEs utilisent la blancheur des migrantEs d'EEC comme une *donnée* dans la mesure où iels démarrent leur analyse en s'interrogeant sur les raisons qui font que des migrantEs blanchEs se voient discriminées, alors qu'iels migrent dans des Etats où la majorité dominante partage une soi-disant identité raciale commune. Ce faisant, cette problématique invite à comprendre les processus qui les ont rendus unE « Autre » blanc, sans questionner le processus préalable qui a inclut les migrantEs d'EEC dans la blancheur. Le risque ici est d'essentialiser la blancheur des migrantEs d'EEC. Pour comprendre la « blancheur » des migrantEs d'EEC, il faudrait d'abord expliquer l'association implicite entre blancheur et européenité. En effet, la blancheur des migrantEs d'EEC suppose une articulation de la race avec le territoire : les personnes sur un certain territoire, ici européennes, sont assumées être « racialement blanches ». David Goldberg parle d'une « européenisation raciale » (2006). Ainsi, selon cette logique, les EuropéenNEs de l'est et centrale sont blanchEs. Cette articulation de race et de territoire, nous dit Goldberg, se reproduit à travers la logique d'euro-racisme, qui assure que ceux et celles qui sont étiquetéEs comme « racialement non-européenNEs » ne sont pas, ou ne pourront jamais devenir européenNEs (2006, p. 354). Cette articulation entre blancheur et européenité renforce la perception répandue selon laquelle le concept de race est extérieur à l'espace géographique et culturel de la région et que se faisant, les discriminations liées sur des critères raciaux, ne peuvent pas avoir lieu sur des migrantEs associéEs à l'europeanité. Or, l'exemple des populations d'Europe de l'Est et centrale, même si elles appartiennent à cet ensemble géographique européen, nous montre que cette

appartenance n'exclut pas une certaine racialisation de ces populations, ce que l'on peut observer à travers leurs expériences migratoires.

Les textes de cette section nous invitent donc à approfondir la réflexion autour du processus d'homogénéisation de l'identité raciale blanche en Europe, c'est-à-dire aux processus historiques qui ont construit la blancheur européenne. La blancheur européenne relève d'une construction, avec chaque pays ayant construit son identité nationale blanche selon un processus historique spécifique. Un article de cette section nous donne l'exemple du processus de construction de la blancheur d'un pays scandinave, inclut dans l'européanité blanche. Krivonos (2018) raconte la manière dont la Finlande, dont les « scientifiques » européens du 18^{ème} siècle avaient refusé leur identité blanche, a démarré un processus de racialisation et donc d'exclusion d'un peuple autochtone de Finlande, les Sami, pour prouver leur caractère européen (p. 3). De plus, la Finlande a dû se dissocier de l'URSS (et Russie aujourd'hui) pour construire leur européanité. Ainsi, en Finlande, les migrantEs russophones doivent essayer de supprimer tout signe d'appartenance à la Russie (Ibid). A travers l'exemple de la Finlande, on observe que le processus de construction de la blancheur relève de processus historiques complexes, et on peut reprocher aux articles ci-dessus de manquer d'éléments pour comprendre le lien entre blancheur et Etats d'EEC, donc par extension le lien entre migrantEs d'EEC et blancheur. On trouve tout de même quelques éléments dans l'article de Zorko (2018). L'autrice montre que les revendications de la blancheur des Etats de l'EEC font partie d'une certaine histoire, et ces revendications ont été acceptées car elles permettaient de dissimuler la « colonialité » européenne (p. 7). Zorko parle de colonialité européenne pour désigner le processus par lequel les entreprises d'Europe de l'Ouest se sont installées sur le marché économique des pays de l'EEC de manière exponentielle depuis l'ouverture des frontières (p. 2). Ainsi, il faut se questionner sur les raisons qui permettent à certaines populations de pouvoir réclamer l'« identité blanche », alors que d'autres en sont exclues de manière définitive.

Ensuite, il est intéressant d'observer que la moitié des auteurICEs qui constituent ce chapitre utilisent l'approche discursive de la race, comparée aux chapitres précédents, où les auteurICEs mobilisaient moins, voire pas, cette approche discursive de la race. Or, cette approche influe sur les résultats dans la mesure où les auteurICEs qui présentent une identité raciale moins catégorique, comparativement aux autres migrantEs, contribuent à la théorisation d'une blanchité hétérogène. L'approche discursive utilisée par les auteurICEs de ce chapitre permet de mettre en avant l'agentivité des migrantEs, contrairement à l'approche matérielle.

Enfin, les articles à l'intersection des études de la blanchité et des études migratoires permettent in fine de mettre en avant une autre forme de racisme. En effet, la difficulté à percevoir et définir le racisme dans les inégalités systémiques et les discriminations vécues par les migrantEs d'EEC s'explique par la conception répandue que le racisme est avant tout une discrimination basée sur des différences biologiques (donc la « race »). Or, le discours raciste est désormais construit sur des différences culturelles et ethniques. Comme Anthias et Yuval-Davis l'ont suggéré « *racist discourse posits an essential biological determination to culture but its referent may be any group that has been 'socially' constructed as having a different 'origin', whether cultural, biological or historical. It can be 'Jewish', 'black', 'foreign', 'migrant', 'minority'. In other words any group that has been located in ethnic terms can be subject to 'racism' as a form of exclusion.* » (1993, p. 67). A. Sivanandan, que deux autrices (Ada Cheng, 2013 ; Rzepnikowska, 2019) ont mentionné dans leur article, a conceptualisé le « xeno-racisme », pour faire référence à la forme spécifique de racisme vécue par les populations d'EEC dans les pays d'Europe de l'Ouest. Elle définit cette forme de racisme comme un « *racism that is not just directed at those with darker skins, from the former colonial countries, but at the newer categories of the displaced and dispossessed whites, who are beating at western Europe's doors...It is racism in substance but xeno in form. It is a racism that is meted out to impoverished strangers even if they are white. It is xeno-racism* » (Rzepnikowska, 2019, p. 63).

Ce faisant, les résultats de recherche de cette section mettent en évidence une forme de racisme qui rompt avec l'idée d'un racisme phénotypique. En effet, les auteurICEs qui étudient la non-homogénéité de l'« identité blanche » insistent sur l'importance des recherches à mener dans cette direction pour que les luttes antiracistes prennent en compte l'ensemble des populations discriminées par les logiques et structures raciales, même celles partageant l'identité blanche. Van Riemsdijk explique en effet que les décideurs publics ne s'intéressent pas aux discriminations que vivent les personnes identifiées comme « blanches » car elles sont invisibilisées par leur soi-disant appartenance commune au groupe majoritaire (2010, p. 132) d'où l'importance de mettre en avant cette forme de racisme.

CHAPITRE IV

LES MIGRATIONS NORD-NORD

Nous débutons ici la dernière catégorie d'analyse : les migrations entre des groupes de personnes qui, selon la logique race et territoire, possèdent l'identité blanche, et qui migrent vers des pays où la majorité nationale est également identifiée comme blanche.

Nous avons à disposition un corpus de 8 articles. Deux articles traitent de migrations qui ont lieu en Angleterre, un traite de la Norvège, trois traitent des Etats-Unis, un de l'Espagne, et un de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. Nous allons donc observer les spécificités des expériences migratoires de ces populations à travers le biais de l'identité raciale. Les expériences semblent en effet se différencier avec celles des populations migratoires précédemment observées. Alors que dans les autres schémas migratoires, il y avait la mise en avant de la revendication de la blancheur face à un certain déclassement social à la suite des migrations, comme observé précédemment chez les autres populations migrantes, les migrantEs de cette catégorie et dans cette configuration migratoire ne sont pas confrontéEs à des situations où l'identité raciale qui leur est attribuée les discrimine, au contraire. Les articles constituant cette catégorie donnent à voir des expériences

migratoires où les migrantEs ont *un statut racial similaire* à la population majoritaire d'accueil ou un *statut supérieur* à l'intérieur de l'échelle de la blancheur. Ces deux configurations correspondent respectivement aux deux sections ci-dessous.

4.1 Blanchité similaire et privilèges

Dans cette première partie, nous allons étudier les expériences migratoires des populations migrantes qui détiennent la même position raciale que la société majoritaire dans le pays d'immigration.

En effet, certaines populations migrantEs dont il est question dans ces articles se voient attribuées une identité similaire à celle de la population majoritaire du pays d'immigration. Cette identité « similaire » est construite par des discours nationaux qui invitent les migrantEs à se penser « similaires » à la majorité dominante du pays d'immigration, et vice-versa. Un premier exemple est offert par Guðjónsdóttir qui s'intéresse aux migrantEs islandaisEs en Norvège. Guðjónsdóttir (2014) étudie les expériences migratoires des migrantEs islandaisEs en Norvège et note l'accueil favorable qu'a reçu cette population de migrantEs. Elle montre comment cet accueil est la conséquence de récits nationaux croisés qui font des populations islandaises et norvégiennes des membres de la même ethnie et donc communauté culturelle. Les migrantEs islandaisEs justifient leur facile intégration dans la société norvégienne par une histoire et des valeurs communes. La blancheur des migrantEs islandaisEs est donc perçue au même niveau que la blancheur de la société d'accueil, et cette blancheur similaire leur confère les privilèges de la majorité blanche nationale (p. 179). Autre que leur facile intégration, cette identité raciale commune confère des avantages matériels. L'autrice montre que les entreprises et municipalités norvégiennes ont mis en place des dispositifs qui incitent et permettent un recrutement accéléré des migrantEs islandaisEs. Ainsi, les migrantEs islandaisEs apparaissent comme « invisibles » dans la société d'immigration (p. 180). Certains « marqueurs de différence » peuvent toutefois les distinguer de la population, comme le langage, mais étant donné la construction d'un récit d'une ethnie commune, cette différence en devient même valorisée.

Un autre cas de figure nous est offert par Lundstrom. Lundstrom étudie les femmes migrantes suédoises aux Etats-Unis (2017). Elle note aussi la facilité d'intégration (et donc les privilèges) des Suédoises aux Etats-Unis. Lundstrom explique, à travers la notion de « capital de blancheur » comment les migrantes suédoises peuvent convertir leur capital de blancheur en d'autres formes de capitaux, économique et social (p. 83). Les migrantes suédoises interrogées ont par exemple pu facilement se marier avec des Etats-uniens et trouver un travail. Il n'y a pas de récit d'appartenance à une « ethnie » commune entre ces deux populations, mais l'« invisibilité » des Suédoises et donc leur intégration dans la majorité dominante est le résultat de la construction d'une identité blanche nordique supérieure, qui est associée à une pureté raciale, et donc en accord avec la valeur de la communauté nationale majoritaire blanche états-unienne (p. 84). Aussi, elle nous explique l'importance de comprendre la construction de l'identité nationale non seulement comme une construction nationale, mais également transnationale, ce qui explique qu'il y a une réception de cette identité nordique lors des processus migratoires. Enfin, son analyse intersectionnelle avec le genre permet de comprendre que le genre féminin des migrantes les rend plus visibles que les migrants suédois. En effet, les femmes migrantes suédoises attestent être renvoyées à leur nationalité à cause de la construction genrée de la blancheur suédoise qui les hypersexualise. C'est leur genre qui les confine dans leur nationalité, et ne leur permet pas de s'aligner entièrement avec la blancheur états-unienne (Ibid). Ce non-alignement leur confère toutefois des privilèges et ne les discrimine pas dans leur relation sociale, ni professionnelle. Il est donc important de prendre en considération d'autres positions sociales, telles que le genre, pour pouvoir analyser les différentes manières de vivre sa blancheur.

Enfin, Sang et Calvard (2019) démontrent également que l'identité blanche hégémonique des universitaires blancs d'origine euro-américaine (spécifiquement anglaise) facilite leur processus d'intégration dans les universités d'Australie et de Nouvelle-Zélande car ils sont perçus comme appartenant à la même culture australienne du fait de l'histoire coloniale avec la Grande-Bretagne. Les chercheurs ont par exemple noté des promotions dans leur carrière,

phénomène non observé chez les autres chercheurEs qui ne sont pas euro-américainEs dans l'université australienne (p. 1515).

Ainsi, les trois exemples migratoires cités dans cette section nous montrent que les populations migrantes ont bénéficié des mêmes privilèges et statuts que les populations majoritaires, car on a reconnu à ces populations, à travers un processus transnational et national de construction des identités raciales, un même statut racial. Ces privilèges ont été obtenus à travers un transfert du capital de la « blanchité hégémonique ¹⁹» des populations migrantes en d'autres capitaux, sociaux ou économiques. Or, ce transfert est justement possible avec ce que Sara Ahmed (2007, p. 157) nomme « la blanchité institutionnelle » (*institutional whiteness*) : ce sont l'ensemble des processus et structures qui produisent ce sentiment de familiarité aux migrantEs qui ont été constituéEs comme « similaires » à la majorité nationale dominante, et qui peuvent en retour, bénéficier des mêmes privilèges. Sara Ahmed (2007, p. 164) donne une métaphore pour illustrer la position de ces migrantEs : les migrantEs issuEs de l'identité blanche hégémonique ne sont donc pas perçuEs, comme les autres migrantEs, mais en tant qu'invitéEs. Iels deviennent à leur tour les hôtes et hôtesseS à l'intérieur d'un pays où iels ont immigré.

4.2 Des migrantEs « supérieurEs » aux sociétés d'accueil : hiérarchie de la blanchité européenne

On a vu que les migrantEs étaient invisibiliséEs dans la société d'accueil : cette invisibilité est permise par une égalité « réciproque » dans la hiérarchie des identités raciales grâce à un processus de construction d'une identité raciale équivalente (les IslandaisEs en Norvège) soit par une identité raciale nordique différente, mais équivalente (les Suédoises aux Etats-Unis). Toutefois, un autre cas de figure s'offre à nous à travers l'étude des migrantEs suédoisEs en Espagne. Cette étude également menée par Lundstrom (2019) indique premièrement une hiérarchie européenne dans

¹⁹ On appelle ici blanchité hégémonique celle des populations majoritaires, c'est-à-dire l'identité blanche qui permet d'être assimilé à la majorité nationale blanche.

les identités raciales encore non observée. Outre la racialisation des populations de l'EEC mentionnée dans la 3^{ème} partie, qui indiquait une hiérarchisation à l'intérieur des pays européens pourtant définis par une « blanchité » partagée, on note aussi une autre hiérarchisation à l'intérieur de l'Europe de l'Ouest avec les pays d'Europe du Sud. Lundstrom (2019, p. 812), qui cite Grosfoguel (2003), indique que pendant la période de la seconde modernité (entre 1650-1945), le cœur du pouvoir mondial s'est déplacé de l'Espagne et du Portugal vers l'Europe du Nord, puis plus tard vers les Etats-Unis. Avec ce changement, les pays du Sud de l'Europe ont été exclus de la blanchité, et les Hispaniques ont été construitEs comme inférieurEs c'est-à-dire excluEs des « races blanches européennes supérieures ». Cette construction persiste toujours aujourd'hui, et ce faisant, résulte dans la supériorité « raciale » des personnes d'Europe du Nord. Selon ces logiques raciales, Lundstrom observe effectivement que les personnes suédoises ne sont pas « assimilées » à la population majoritaire nationale espagnole (Ibid). On rentre alors dans un schéma qui ressemble à celui des migrations Nord-Sud, car la migration s'effectue dans un lieu où les populations ne sont pas situées au même endroit dans les hiérarchies raciales. Dans cette configuration migratoire, deux phénomènes ont été observés.

Premièrement dans son étude (2019), Lundstrom, qui a étudié les migrations des femmes suédoises dans plusieurs pays dans le monde, observe que les femmes adoptent une identité cosmopolite. Ghassan Hage (2000), sur lequel s'appuie Lundstrom dans ses analyses, a défini cette identité comme une identité adoptée par les « personnes blanches qui sont perçues ou se perçoivent 'assez sophistiquées' pour transcender leur propre culture et incorporer des différences culturelles dans leurs vies (Lundstrom, 2019, p. 97). Dans cette perspective, les rencontres interculturelles ne sont pas « entourées de friction ou de conflit culturel, mais plutôt motivées par l'ouverture, la curiosité et la tolérance »²⁰ (Ibid) . Cette identité est de fait réservée seulement aux personnes « blanches » : les non-cosmopolitains, selon Hage, sont au contraire des personnes non-blanches, non-occidentales, et sont

²⁰ Traduction personnelle.

dépeintes comme étant « bloquées » dans leur culture, communauté ou nation et par conséquent, ne peuvent sortir de ces logiques « locales ». Toutefois, comme l'a étudié Lundstrom, les personnes blanches « cosmopolites » qui pensent transcender leur culture, sont en fait reliées de manière évidente à leur nationalité d'origine. Cette affiliation à leur identité nationale blanche est même ce qui leur permet de s'associer avec l'identité cosmopolite (p. 101). En effet, la nationalité suédoise est premièrement ce qui permet une accessibilité facile à beaucoup d'endroits dans le monde grâce à un passeport « puissant » qui ne contraint pas leur mobilité. Ensuite, l'identité nationale suédoise s'est construite sur un discours qui associe la Suède avec des caractéristiques comme l'humanitaire, la tolérance ou encore l'aide internationale (p. 102). Or, ces caractéristiques sont aussi à la base de l'identité cosmopolite. Ainsi, si les femmes suédoises peuvent revendiquer l'identité cosmopolite, c'est parce qu'il y a des ressemblances entre l'identité nationale suédoise et l'identité cosmopolite. Ceci explique que les Suédoises interrogées par Lundstrom revendiquent clairement leur nationalité suédoise. Ces deux identités, nationale et cosmopolite, leur permettent de se sentir citoyenne du monde plus facilement, dans la mesure où elles pensent représenter la générosité, l'ouverture et la tolérance dans le pays d'immigration. Cette identité cosmopolite leur permet de se sentir acceptées partout dans le monde, c'est-à-dire de développer un sentiment d'appartenance dans différentes places dans le monde (Ibid).

Dans un second temps, en lien avec cette identité cosmopolite utilisée par les migrantEs d'Europe du Nord en Espagne, un autre phénomène caractérise les expériences migratoires dans cette configuration migratoire. Alors qu'on pourrait penser que cette identité cosmopolite s'accompagne d'une grande intégration dans le pays d'accueil, Lundstrom observe des modèles d'auto-ségrégation de ces personnes « cosmopolites ». Dans son observation des migrantes suédoises en Espagne (2019), Lundstrom note que les migrantes suédoises habitent dans des « communautés internationales » (p. 103). Alors que ces communautés sont qualifiées d'« internationales », l'autrice observe qu'elles sont en fait structurées autour d'un certain type de blancheur. La formation des « communautés internationales » est guidée et justifiée par la notion de ressemblance, c'est-à-dire

que les individus habitent dans ces communautés car elles se ressemblent sur un certain nombre de points (culturels par exemple). Ainsi, ces communautés attirent en réalité seulement un spectre spécifique de migrantEs, à savoir SuédoisEs, Nordiques et des ressortissantEs d'autres pays du Nord. En somme, ces communautés sont construites autour de la blancheur nord-ouest européenne. Cet arrangement est expliqué en termes culturels : c'est parce qu'iels se ressemblent, qu'iels s'assemblent (p. 104). A travers ce modèle, l'identité culturelle nord-ouest européenne blanche et ses pratiques deviennent une forme de blancheur institutionnelle, qui crée des espaces où ces personnes se sentent « à la maison ». Enfin, cette auto-ségrégation permet aux personnes blanches qui constituent les « communautés internationales » de maintenir et même d'augmenter leurs privilèges, contrairement aux autres types de migrantEs qui sont excluEs de la majorité nationale dominante dans un pays d'immigration donné, ici l'Espagne. Ces communautés internationales montrent comment l'auto-ségrégation permet de naturaliser et de conserver les privilèges des populations qui habitent ces espaces, sans pourtant être perçues comme une pratique raciste. Au contraire, ces communautés sont perçues comme des arrangements « neutres » dans les discours des migrantes suédoises interrogées. En conséquence de ces pratiques, les frontières raciales, à travers l'exemple de migration en Espagne, sont redessinées, et confirment l'héritage de la racialisation territoriale européenne telle qu'elle a été construite depuis la « seconde modernité » (Lundström, 2019, p. 102). Aussi, de cette manière, ces migrantEs échappent aux pressions des discours d'assimilation et d'intégration dans la société espagnole. Dans les interviews, même s'iels ont conscience de ces discours, iels ont le sentiment d'être à leur place (justement à cause de cette blancheur institutionnalisée dans les communautés internationales), et leur identité cosmopolite et nationale leur permet de se sentir à la maison n'importe où, même si elles ne sont pas intégrées. Selon ces personnes, elles sont autorisées et ont accès aux pays.

Ainsi, que ce soit dans des pays où elles sont confondues ou non avec la majorité dominante, ces populations de migrantEs qui « appartiennent » à l'identité blanche hégémonique, c'est-à-dire celles nord-ouest-européenne ou nord-américaine,

peuvent compter sur la blanchité institutionnalisée (qu'elle soit institutionnalisée dans les structures des pays d'immigration ou dans les communautés internationales) pour convertir leur capital national en d'autres formes de capital. Ces blanchités institutionnalisées leur permettent in fine de se sentir appartenir à un endroit, peu importe le pays dans le monde. L'article de Lundstrom laisse toutefois entendre une exclusion entre les migrantEs et la majorité dominante dans un pays donnée lorsque la majorité dominante d'un pays n'est pas située au même niveau dans les hiérarchies raciales. Il faudrait alors approfondir les liens entre ces « communautés internationales » et les majorités dominantes dans un pays donné, et voir comment ces liens renforcent le sentiment d'appartenance des communautés internationales de se sentir chez soi, partout dans le monde.

4.3 Analyse critique des articles étudiés

Cette section est pertinente pour comprendre les mécanismes qui permettent que certainEs migrantEs, soit les BlancHEs inclusEs dans la blanchité hégémonique, ne subissent aucune discrimination lors de leurs expériences migratoires, et au contraire, accroissent même leurs privilèges. C'est une observation nouvelle dans les études de la blanchité, notamment dans les études qui documentaient les migrations Nord-Nord. Les migrations Nord-Nord occupent en effet une place spécifique dans les *Whiteness Studies*. La « reconnaissance »²¹ des WS s'est en partie faite par les travaux des historiens Ignatiev (*How the Irish Became White*, 1995) et Roediger (*How America's Immigrants Became White, The Strange Journey from Ellis Island to the Suburbs*, 2005) qui ont étudié la construction de la blanchité des migrantEs européenNEs aux Etats-Unis. Ignatiev (2005) a par exemple étudié la manière dont les IrlandaisEs, qui étaient dans des positions matérielles très précaires aux Etats-Unis à leur arrivée (similaires aux personnes noires), ont

²¹ Il faut noter ici l'effacement de l'historien afro-américain Dubois dans les WS dont les travaux précurseurs ont en fait posé les premières bases théoriques pour les WS (voir Introduction). Comme on le voit dans l'ensemble du corpus, par ailleurs, les travaux d'Ignatiev et de Roediger sont davantage cités.

revendiqué leur « blanchité » en se dissociant des personnes noires, à travers des pratiques raciales. Ces pratiques de dissociation avec la population afro-américaine ont payé, car à partir de 1945, la population migrante irlandaise est devenue complètement « blanche » (« *whitening process* ») et a donc eu accès à des positions de travailleurEs qualifiéEs (Webster, 2008, p. 297). Roediger fait le même constat avec une plus large population de migrantEs européenNEs, en comparant ce « *whitening process* » à un processus d'assimilation culturelle à la majorité nationale états-unienne blanche (Ibid). Webster (2008) nous informe que le processus de racialisation dont ont été victimes les populations migrantes européennes (et particulièrement irlandaises) n'était pas seulement dû à leur ethnicité ; il était surtout provoqué par leur position de travailleur non-qualifié. Il montre dans son article (2008) la racialisation des classes sociales pauvres en Angleterre. Leur position sociale était en effet rationalisée par des processus de racialisation qui permettaient de naturaliser leur position hiérarchique au bas de l'échelle sociale : s'ils étaient à cette position, c'était parce qu'ils « étaient le pire de la race blanche » (2008, p. 298). Ainsi, comme décrit avec les migrantEs irlandaisEs, on peut comprendre comment les enjeux de classe doivent être pris en compte dans la compréhension de la racialisation de certaines populations migrantes. Il est cependant difficile de comprendre si la position matérielle est justifiée par un discours racial, ou si c'est le discours racial qui justifie la position matérielle.

Enfin, ce dernier corpus de textes nous invite aussi à réfléchir aux stratégies d'intégration de certaines populations migrantes par les majorités nationales dans certains Etats, comme on l'a vu en Norvège avec les migrantEs islandaisEs. Comme observé dans les textes, il existe des processus qui permettent une réelle intégration de certaines populations migrantes à la majorité dominante, si les deux partagent la même identité raciale ou culturelle. Nous émettons l'hypothèse que l'intégration participe en fait au « mythe assimilationniste » : il y a en effet un plafond de verre pour certaines populations migrantes « indésirables », alors que d'autres sont possiblement acceptées dans la société. Ceci sert à donner un exemple aux autres populations migrantes que l'assimilationnisme est possible, et que la non-

intégration relève d'une mauvaise volonté de la part de certaines populations migrantes. Malgré ces discours assimilationnistes, il y a bien des barrières institutionnelles qui ne permettent pas à certaines populations de s'intégrer, à cause de la volonté de conserver une identité nationale blanche. En effet, c'est sur cette idée d'homogénéité blanche que sont construits les États-nations occidentaux aujourd'hui. Hickman (2005) étudie la population migrante de deuxième génération irlandaise en Angleterre. Elle note qu'à partir des années 1950-60 en Angleterre, il y a la reconfiguration du régime ethno-racial, dans laquelle figure la notion d'« homogénéité blanche ». Cette notion apparaît comme moyen stratégique pour que certaines populations identifiées comme blanches par le régime britannique (comme les IrlandaisEs) soient incluses, au moins discursivement, dans l'« ethnie britannique », ce qui n'était pas le cas au préalable. Ce mythe de l'homogénéité blanche permettait au gouvernement britannique de dissimuler les différences matérielles entre différentes ethnies blanches qui habitaient en Angleterre, et renforçaient l'exclusion des migrantEs non-blancHEs (2005, p. 161). Or, à travers des entretiens, Hickman montre qu'il y a désormais une volonté des IrlandaisEs de seconde génération de vouloir renouer avec leur identité irlandaise. Par ces revendications pour assumer leurs différences, nous explique Hickman, iels mettent en danger l'« ethnie britannique », qui n'accepte aucune différence à l'intérieur de cette identité et mettent à mal tous les discours sur l'homogénéité blanche anglaise (Ibid). L'identité britannique homogène, par ces revendications, est affaiblie : elle est délégitimée par des personnes « blanches ». Cette revendication de l'identité irlandaise peut par ailleurs permettre à des personnes non-blanches de revendiquer de manière plus légitime l'ethnie britannique.

CONCLUSION

Après avoir analysé l'ensemble des articles en fonction des catégories d'analyse, cette revue critique de littérature nous permet de dégager trois spécificités théoriques apportées grâce à ce croisement théorique entre WS et études migratoires. Nous terminerons cette revue critique de littérature en relevant les questions laissées en suspens à la suite de l'analyse des articles.

5.1 Les apports du croisement théorique *Whiteness studies* et études migratoires

Premièrement, les études de la blanchité *permettent de réinsérer les problématiques raciales dans les enjeux migratoires*, alors que celles-ci avaient été effacées des analyses migratoires (Romero, 2008). Les études de la blanchité ont par exemple réussi à montrer la manière dont les politiques migratoires étaient guidées par des conceptions raciales des populations, et appuyaient de la même manière ces mêmes processus de racialisation. En concevant la population nationale avec une certaine identité raciale (la « blanchité » définie comme la norme), les politiques migratoires privilégient l'accès du territoire à certains types de migrantEs qui partagent cette supposée identité raciale en leur accordant plus de droits (Fox, 2013 ; McDowell, 2007). Les WS montrent ainsi les mécanismes biopolitiques à l'œuvre à travers les politiques migratoires (McDowell, 2009). Les études de la blanchité ont aussi permis la conceptualisation des majorités nationales dans les pays occidentaux en termes raciaux, et ceci permet in fine de mieux saisir les difficultés d'intégration de certaines populations migrantes. En conceptualisant la majorité nationale en termes raciaux, les WS permettent de comprendre davantage

les frontières invisibles d'une identité nationale : elle réinsère l'idée que les Etats-Nations se sont avant tout construits sur l'idée d'une appartenance à une « race ». Ainsi, la majorité des études au croisement des WS et des études migratoires montrent que les processus d'exclusion (ou d'intégration) des populations migrantes au niveau micro ou macro, sont guidées par des discours « culturalistes » (Nowicka, 2018; Lundström, 2019a) qui reproduisent des divisions raciales issues de processus historiques et coloniaux. Les notions d'habitus et de capital plusieurs fois utilisées dans les études permettent de saisir la manière dont des comportements et des phénotypes inscrivent ces identités raciales sur les corps, et produisent des corps qui deviennent « visibles » dans la majorité nationale. Ainsi, on voit qu'à un niveau micro sociologique (l'étude des interactions sociales), les questions d'« intégration » sont entièrement saisies avec le prisme de l'identité raciale.

Dans un deuxième temps, les études de la blancheur qui prennent pour objet les phénomènes migratoires permettent d'affiner la compréhension des mécanismes de racialisation (racialisation culturelle ; processus de construction des identités raciales ; les conséquences/objectifs de cette racialisation ; réactions des migrantEs face à ces processus de racialisation). Par l'étude des populations migrantes qui sont généralement perçues comme « blanches » (comme les populations d'EEC) mais qui subissent aussi des discriminations raciales systémiques et individuelles, les études de la blancheur montrent que la racialisation ne dépend pas seulement du phénotype des migrantEs, mais que l'appartenance à une catégorie raciale est guidée par des critères culturels. Les études de la blancheur permettent ainsi de désamorcer la vision du racisme basée seulement sur des critères physiques. Aussi, les WS permettent de mettre en évidence les processus de construction des identités raciales (aussi bien des identités raciales étatiques qu'individuelles) et ainsi de déconstruire l'appartenance à l'identité blanche. On a par exemple vu à travers les articles que l'adhésion des Etats d'EEC dans l'UE permettaient la construction de l'« identité blanche » des Etats, et donc in fine des populations d'EEC, en insistant sur la « culture commune » des populations de

l'EEC avec les autres pays européens. Il est de même pour les migrantEs islandaisEs en Norvège (Guðjónsdóttir, 2014). Grâce à la construction d'un récit historique commun entre les deux Nations, les IslandaisEs et NorvégienNEs partagent de ce fait une identité culturelle, et par extension raciale. Les études ont de cette manière dénaturisé l'homogénéité des populations « blanches », en observant des hiérarchies à l'intérieur même de la blanchité, et permettent de comprendre les processus qui ont construit cette prétendue homogénéité.

Les études de la blanchité ont aussi montré les objectifs politiques des constructions culturelles et raciales. Le processus de construction identitaire des femmes lettones en Angleterre (étudié par McDowell, 2007) comme culturellement proche de la nationalité « britannique » a par exemple servi à des fins démographiques. Après la Seconde Guerre mondiale, l'Angleterre a perdu beaucoup de ses habitantEs. En construisant l'image de femmes lettones culturellement proches des femmes britanniques, elles pouvaient être acceptées comme des potentielles futures mères de la patrie, et permettraient ainsi de repeupler l'Angleterre. Les IrlandaisEs aux Etats-Unis ont été acceptés dans la blanchité au même de la Guerre de Sécession, et permettaient, entre autres, de servir dans les rangs militaires (Warren et Twine, 1997). Enfin, beaucoup d'articles étudient les conséquences des processus de racialisation sur les personnes migrantes et les manières dont elles réagissent à ces processus. Les études mettent en avant les réactions individuelles des populations et les stratégies d'intégration de ces populations migrantes dans la majorité nationale. Les études montrent par exemple comment les migrantEs tentent de se dissocier des identités raciales qui leur ont été attribuées en se dissociant des migrantEs qui proviennent de leur pays (Wulfhorst, 2014) ou des autres migrantEs plus généralement (Cretton, 2018 ; Fox *et al.*, 2015). Ceci est valable pour toutes les catégories de migrantEs, exceptée la deuxième, où on observe que les migrantEs euro-américainEs qui migrent dans des pays dont l'identité raciale est inférieure, tendent à racialiser non pas les autres migrantEs mais les populations nationales majoritaires, et tendent à renforcer leur identité blanche en se regroupant dans des communautés internationales ou en utilisant le

registre de l'identité cosmopolite (Lundström, 2019a). Les entreprises des populations migrantes non euro-américaines visent à s'émanciper de l'étiquette « Autre » racialisé, mais aussi visent à modifier les positions matérielles qui accompagnent ces processus de racialisation.

Dans un troisième temps, ce croisement des disciplines permet de mettre en évidence l'hétérogénéité des identités blanches. A travers l'étude de populations migrantes présumées blanches (comme les populations d'EEC en Europe du Nord, donc dans des Etats où la majorité nationale est définie comme blanche), on a pu observer des hiérarchies à l'intérieur des populations assumées « blanches », des hiérarchies construites à travers des processus historiques. Les différences culturelles (comme celles présumées des populations d'EEC) appuient les processus d'exclusion et de discriminations de ces populations dans les pays d'Europe de l'Ouest et les pays d'Amérique du Nord. Un deuxième élément est mis en évidence pour montrer l'hétérogénéité des populations migrantes blanches : les privilèges obtenus par l'identité blanche ne sont pas les mêmes en fonction des autres positions sociales des migrantEs. La classe sociale ou l'identité de genre peuvent par exemple diminuer les privilèges des migrantEs blanchEs dans leurs expériences migratoires. Ces compréhensions intersectionnelles sont importantes pour théoriser les expériences de certains groupes migratoires spécifiques (par exemple les femmes blanches euro-américainEs), mais elles peuvent aussi servir à relativiser les privilèges blancs et ainsi appuyer l'idée que les migrantEs euro-américainEs ne sont plus autant privilégiéEs par leur identité raciale. En effet, leur blanchité n'est pas la position sociale qui remet en cause leurs privilèges : cette remise en cause s'explique par d'autres systèmes d'oppression qui agissent sur les migrantEs. Ainsi, les approches intersectionnelles, même si importantes, peuvent servir des discours qui ne reconnaissent pas le maintien des privilèges blancs à travers les expériences migratoires. Dans la mesure où les WS, comme les CRT ont des visées politiques assumées, et les auteurICEs qui se situent dans ce cadre théorique veulent participer, par le biais de leurs travaux académiques, aux luttes anti-racistes (Cervulle, 2012), il serait intéressant de questionner l'utilité politique

à comprendre l'hétérogénéité des identités blanches dans les luttes anti-raciales. Van Riemsdijk (2010) explique par exemple que ces études peuvent permettre de montrer l'importance à intégrer dans les politiques publiques qui luttent contre les discriminations raciales l'ensemble des populations qui sont discriminées racialement (p. 122). En effet, ces populations supposément « blanches » sont invisibilisées des luttes anti-racistes à cause de leur prétendue « blancheur ». Or, est-ce qu'il est fédérateur et pertinent, pour lutter contre les inégalités raciales, d'inclure dans les luttes anti-racistes des personnes qui ont été racisées historiquement à travers un processus historique et politique de dépossession avec des personnes migrantEs dont la racialisation est moins ancrée matériellement et historiquement (comme les populations migrantes d'EEC)? Aussi, il faut questionner les possibles récupérations politiques de ces travaux politiques : ces travaux peuvent appuyer des discours racistes, en mettant en avant le fait que des populations blanches sont discriminées ou que leurs privilèges ne sont plus aussi importants qu'ils l'étaient lors de la période coloniale.

5.2 Les pistes à explorer à travers les limites des croisements actuels entre les WS et les études migratoires

Les études de la blancheur posent par ailleurs plusieurs questions intéressantes, qui ont été sous-exploitées dans les articles ou qui ont émergé à la suite de la lecture des textes.

Premièrement, une des thématiques qui domine dans les articles au croisement des deux champs d'études est les réactions ainsi que les stratégies développées par les migrantEs face au processus de racialisation subi à travers l'expérience migratoire. Parmi les réactions, on observe la mise en place de stratégies d'alignement des migrantEs avec la majorité nationale, soit avec la blancheur. Les auteurICEs ne sont toutefois pas clairEs sur les conséquences de cet alignement avec la blancheur (un alignement qui se fait à travers des processus de

distanciation avec les clichés culturels, avec l'adoption des valeurs et des discours dominants) : est-ce que ces stratégies permettent une évolution dans les positions matérielles de certainEs migrantEs ? D'un côté, Fox (2013) n'arrive pas à savoir si ces mécanismes permettent des évolutions dans les conditions matérielles. D'un autre côté, Du Bois (1935) ou Ignatiev (1995) avaient précédemment montré que ces stratégies d'alignement avec la majorité nationale permettaient l'acquisition de nouveaux privilèges, comme l'accès au système éducatif, les nouvelles positions dans les hiérarchies professionnelles, ou encore l'habitation dans les quartiers de la population blanche majoritaire. Il faudrait ainsi approfondir l'étude des impacts matériels des revendications discursives de la blancheur par les populations migrantes, et s'il y a effectivement des modifications, savoir quels sont les processus à niveau structurel et politique qui permettent que ces populations soient acceptées dans la majorité dominante.

Il faudrait aussi davantage explorer les raisons qui conduisent certains États nationaux à inclure certaines populations dans leur identité nationale et comprendre comment l'accès de certaines populations méticuleusement choisies à l'intérieur des frontières de la blancheur nationale permet de *renforcer la domination blanche*. Il y a effectivement un paradoxe à éclaircir : la nécessité des États à avoir « des politiques » qui permettent l'inclusion et l'appartenance des populations migrantes à la société d'accueil, mais qui pourtant restreignent ces populations dans une identité culturelle « autre » que celle du pays d'accueil. En effet, est absente du corpus l'analyse des logiques étatiques contradictoires qui incitent les populations migrantes à s'intégrer à la société d'accueil, mais qui en même temps renforcent, à travers des processus de stigmatisation (donc de visibilité), la distance symbolique et physique avec certaines populations migrantes. Aussi, à travers l'étude des stratégies d'alignement, les questions d'intégration sont surreprésentées : à la lecture des textes, il semblerait que les stratégies d'adaptation avec la blancheur dominante dans les discours des populations migrantes. Qu'en est-il des stratégies de résistance à cette identité ? Certaines études évoquent ces enjeux. Wulffhorst (2014) met en évidence les populations afro-brésiliennes qui ne veulent pas perdre leur identité culturelle en la fusionnant avec l'identité australienne. Dans ce même

registre, aux Etats-Unis, Ramos-Zayas montre que les populations latino-américaines dans la ville de Newyark adoptent l'identité « blackness » car cette identité constitue un horizon d'appartenance à la société états-unienne, autre qu'à travers l'acquisition de l'identité blanche états-unienne. Ainsi, il serait intéressant d'étudier plus en profondeur les populations migrantes qui résistent à cette identité.

Dans un deuxième temps, une autre lacune dans la littérature universitaire sélectionnée est perceptible. Si la blancheur est un concept pertinent pour comprendre les identités nationales et raciales des pays occidentaux, il faudrait voir comment adapter ce concept pour saisir les identités nationales des autres pays non-occidentaux. Cela permettrait de comprendre davantage la manière dont les migrantEs euro-américainEs « blancHEs » peuvent avoir des positions raciales privilégiées. A travers la lecture des textes, on a l'impression que les privilèges des personnes blanches en migration dans des pays du « Sud » découlent de l'institution de la blancheur dans des espaces restreints (communautés internationales, ou encore dans les universités), mais on ne comprend pas comment les structures nationales des pays du Sud (politique, économique, culturelle) permettent aux populations migrantes blanches d'avoir des privilèges. Ce questionnement apporte par ailleurs d'autres interrogations : quelle est l'identité raciale des personnes en situation de pouvoir dans les pays du Sud ? Quel est le lien entre la blancheur des populations migrantes blanches avec les personnes des pays du Sud qui sont dans une position socio-culturelle dominante ?

Dans un troisième temps, ce croisement théorique invite à repenser la terminologie dans les études raciales. En choisissant d'étudier les populations migrantes, cela nous a permis d'étudier des populations qui étaient arrivées récemment (comme les populations d'EEC par exemple), mais également des populations qui étaient dans les pays d'immigration depuis plusieurs dizaines d'années (les MexicainEs aux États-Unis par exemple). Cela permet de comprendre que le mot migrant, outre le fait que ce terme a déjà des connotations raciales notamment parce qu'il exclut dans le langage commun les migrantEs euro-américainEs donc blanc, est un terme avant tout politique qui permet de construire

l'Autre comme extérieur à la société d'accueil. L'angle des migrations dans notre étude ne nous a pas permis d'avoir accès à un ensemble de textes qui traitent des mêmes problématiques d'intégration et exclusion observées à travers ce croisement théorique. En effet, ces phénomènes sont aussi traités dans de la littérature universitaire qui ne se situe pas dans les études migratoires car les populations étudiées ne sont pas nommées migrantes. On peut penser par exemple aux populations d'origine arabe et maghrébine en France, qui ne sont pas migrantes, mais qui font face aux mêmes phénomènes que des communautés migrantes étudiées dans ces articles. Un des termes que ce croisement nous invite à repenser est celui de racialisation. Un enjeu par rapport à ce terme apparaît, celui de savoir si on l'applique aux populations qui sont « racialisées » blanches. En effet, les processus de racialisation des populations blanches et des populations non-blanches n'ont pas les mêmes conséquences matérielles et l'utilisation de ce même terme pour ces deux types de racialisation peut porter à confusion. *Ensuite*, on a vu à travers ce corpus de textes que le racisme pouvait exister sous une forme culturelle. Est-il alors pertinent de continuer à utiliser une terminologie des couleurs pour nommer le système racial ? Aussi, est-ce que le terme de « blanchité » est pertinent pour nommer l'ensemble des identités nationales occidentales par exemple ? Ce terme de blanchité permet d'avoir en effet une vision racialisée des identités nationales, mais il faudrait se demander s'il y a d'autres termes plus pertinents. Il est évident que ces termes renvoient à une certaine histoire politique, mais comment fait-on pour échapper à ces notions colorées des processus raciaux ? Est-ce que cela permettrait davantage de saisir une conception du racisme culturel ? *Enfin*, un autre terme apparaît à l'intérieur des textes qui est celui du processus de « blanchiment ». Or, à travers l'utilisation de ce terme le blanchiment apparaît comme un processus métaphorique, soit l'acceptation de certaines populations migrantes dans la majorité nationale dominante. Ce terme associé à cette vision métaphorique dissimule les processus matériels de blanchiment à travers le colonialisme soit la disparition de certains types de populations. En effet, le blanchiment passe par la destruction de certains peuples pour qu'ils ne soient plus visibles dans la Nation. Ce faisant, ce terme n'a en fait rien de métaphorique : le blanchiment des populations, terme

utilisé dans les WS comme ce processus d'intégration de certaines populations migrantes, est aussi un processus non métaphorique qui consiste à éliminer physiquement certaines populations pour blanchir la population dominante, ou faire disparaître un autre type de population qui a été altéré (Speed, 2020, p. 177).

BIBLIOGRAPHIE

- Abdel-Fattah, R. (2016). 'Lebanese Muslim': A bourdieuan 'capital' offense in an Australian coastal town. *Journal of Intercultural Studies*, 37(4), 323-338. doi: 10.1080/07256868.2016.1190696
- Ada Cheng, S. (2013). Rethinking differences and inequality at the age of globalization: A case study of white immigrant domestic workers in the global city of Chicago. *Equality, Diversity and Inclusion: An International Journal*, 32(6), 537-556. doi: 10.1108/EDI-07-2012-0059
- Ahmed, S. (2007). A phenomenology of whiteness. *Feminist Theory*, vol. 8(2): 149–168.1464–7001. DOI: 10.1177/1464700107078139
- Andrucki, M. (2017). *Wish you were here: bodies, diaspora strategy and the politics of propinquity in post-apartheid South Africa - ProQuest*.
- Andrucki, M. (2010). The visa whiteness machine: Transnational motility in post-apartheid South Africa. *Ethnicities*, 10(3), 358-370. doi: 10.1177/1468796810372301
- Anthias, F., & Yuval-Davis, N. (1993). *Racialised boundaries: Race, nation, gender, colour and class and the anti-racist struggle*. London: Routledge.
- Basler, C. (2008). White dreams and red votes: Mexican Americans and the lure of inclusion in the Republican Party. *Ethnic and Racial Studies*, 31(1), 123-166. doi: 10.1080/01419870701538950
- Bentouhami, H. et Möschel. (2017). *Critical race theory : une introduction aux grands textes fondateurs*, Paris, Dalloz.
- bell, h. (2001). *Where we stand: class matters*. London: Routledge.
- Bonilla-Silva, E. (2015). The Structure of Racism in Color-Blind, "Post-Racial" America. *American Behavioral Scientist*, 59(11), 1358-1376. doi: 10.1177/0002764215586826
- Bonjour, S. et Kraler, A. (2015). Introduction: family migration as an integration issue? Policy perspectives and academic insights. *Journal of Family Issues*, 36(11), 1407-1432. doi: 10.1177/0192513X14557490

- Cervulle, M. (2012). La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation. *Cahiers du Genre*, n° 53(2), 37-54.
- Christensen, C. (2013). *Mujeres Públicas: American Prostitutes in Baja California, 1910–1930*. *Pacific Historical Review*, 82(2), 215-247. doi: 10.1525/phr.2013.82.2.215
- Cosquer, C. (2019). *Ethnographier la blanchité dans la migration : quelle éthique pour l'étude des dominants ?*, 9, 27.
- Cretton, V. (2018). Performing whiteness: racism, skin colour, and identity in Western Switzerland. *Ethnic and Racial Studies*, 41(5), 842-859. doi: 10.1080/01419870.2017.1312006
- Eid, P. (2018). Les majorités nationales ont-elles une couleur?: Réflexions sur l'utilité de la catégorie de « blanchité » pour la sociologie du racisme. *Sociologie et sociétés*, 50(2), 125. doi: 10.7202/1066816ar
- Fassin, D. (dir.). (2012). *Les nouvelles frontières de la société française*. Paris : Éd. La Découverte.
- Fechter, A.-M. (2005). The 'Other' stares back: Experiencing whiteness in Jakarta. *Ethnography*, 6(1), 87-103. doi: 10.1177/1466138105055662
- Fechter, A.-M. (2007). *Transnational Lives: Expatriates in Indonesia*. (s. l.) : Routledge.
- Fechter, A.-M. (2010). Gender, Empire, Global Capitalism: Colonial and Corporate Expatriate Wives. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 36(8), 1279-1297. doi: 10.1080/13691831003687717
- Fechter, A.-M. (2016). Mobility, white bodies and desire: Euro-American women in Jakarta. *The Australian Journal of Anthropology*, 27(1), 66-83. doi: 10.1111/taja.12138
- Fox, J. E. (2013). The uses of racism: whitewashing new Europeans in the UK. *Ethnic and Racial Studies*, 36(11), 1871-1889. doi: 10.1080/01419870.2012.692802
- Fox, J. E., Moroşanu, L. et Szilassy, E. (2012a). The Racialization of the New European Migration to the UK. *Sociology*, 46(4), 680-695. doi: 10.1177/0038038511425558

- Fox, J. E., Moroşanu, L. et Szilassy, E. (2012b). The Racialization of the New European Migration to the UK. *Sociology*, 46(4), 680-695. doi: 10.1177/0038038511425558
- Fox, J. E., Moroşanu, L. et Szilassy, E. (2015). Denying Discrimination: Status, 'Race', and the Whitening of Britain's New Europeans. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 41(5), 729-748. doi: 10.1080/1369183X.2014.962491
- Frankenberg, R. (1993). Growing up white: feminism, racism and the social geography of childhood. *Feminist Review*, 45(1), 51-84. doi: 10.1057/fr.1993.38
- Gillborn, D. (2005). Education policy as an act of white supremacy: whiteness, critical race theory and education reform. *Journal of Education Policy*, 20(4), 485-505. doi: 10.1080/02680930500132346
- Gillborn, D. (2015). Intersectionality, critical race theory, and the primacy of racism: race, class, gender, and disability in education. *Qualitative inquiry*. 2015; 21(3): 277-287. doi:10.1177/1077800414557827
- Golash-Boza, T., Duenas, M. D., Xiong, C., Christian, M., Seamster, L. et Ray, V. (2019). White supremacy, patriarchy, and global capitalism in migration studies. *American Behavioral Scientist*, 63(13), 1741-1759. doi: 10.1177/0002764219842624
- Goldberg, D. (2006). "Racial Europeanization." *Ethnic and Racial Studies*, 29 (2), 331-364.
- Green, M. J., Sonn, C. C. et Matsebula, J. (2007). Reviewing whiteness: theory, research, and possibilities. *South African Journal of Psychology*, 37(3), 389-419. doi: 10.1177/008124630703700301
- Guðjónsdóttir, G. (2014). "We blend in with the crowd but they don't". *Nordic Journal of Migration Research*, 4(4), 176-183. doi: 10.2478/njmr-2014-0026
- Hendriks, T. (2017). A darker shade of white: expat self-making in a Congolese rainforest enclave. *Africa*, 87(4), 683-701. doi: 10.1017/S0001972017000316
- Hickman, M. J., Morgan, S., Walter, B. et Bradley, J. (2005). The limitations of whiteness and the boundaries of Englishness: Second-generation Irish identifications and positionings in multiethnic Britain. *Ethnicities*, 5(2), 160-182. doi: 10.1177/1468796805052113

- Hof, H. (2017). Migration, whiteness, and cosmopolitanism: Europeans in Japan. *Social Science Japan Journal*, 20(2), 325-328. doi: 10.1093/ssjj/jyx017
- Hof, H. (2018). 'Worklife Pathways' to Singapore and Japan: gender and racial dynamics in Europeans' mobility to Asia. *Social Science Japan Journal*, 21(1), 45-65. doi: 10.1093/ssjj/jyx035
- Joseph, C. et Lundström, C. (2013). Gender, culture and work in global cities: Researching 'transnational' women. *Women's Studies International Forum*, 36, 1-4. doi: 10.1016/j.wsif.2012.10.009
- Joseph, E. (2018). Whiteness and racism: Examining the racial order in Ireland. *Irish Journal of Sociology*, 26(1), 46-70. doi: 10.1177/0791603517737282
- Kiossev, A. (2010), *Notes on self-colonising cultures*, available at: http://www.kultura.bg/media/my_html/biblioteka/bgvntgrd/e_ak.htm.
- Krivosos, D. (2018). Claims to whiteness: Young unemployed Russian-speakers' declassificatory struggles in Finland. *The Sociological Review*, 66(6), 1145-1160. doi: 10.1177/0038026117737412
- Kunz, S. (2016). Privileged mobilities: locating the expatriate in migration scholarship: *Geography Compass*, 10(3), 89-101. doi: 10.1111/gec3.12253
- Lan, P.-C. (2011). White privilege, language capital and cultural ghettoisation: western high-skilled migrants in Taiwan. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 37(10), 1669-1693. doi: 10.1080/1369183X.2011.613337
- Lapiņa, L. (2018). Recruited into Danishness? Affective autoethnography of passing as Danish. *European Journal of Women's Studies*, 25(1), 56-70. doi: 10.1177/1350506817722175
- Lavanchy, A. (2013). L'amour aux services de l'état civil: régulations institutionnelles de l'intimité et fabrique de la ressemblance nationale en Suisse. *Migrations Société*, N° 150(6), 61. doi: 10.3917/migra.150.0061
- Leonard, P. (2008). Migrating identities: gender, whiteness and Britishness in post-colonial Hong Kong. *Gender, Place & Culture*, 15(1), 45-60. doi: 10.1080/09663690701817519
- Leonard, P. (2010). Work, identity and change? Post/colonial encounters in Hong Kong. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 36(8), 1247-1263. doi: 10.1080/13691831003687691
- Loftsdóttir, Kristín. (2013). "Republishing 'The ten little Negros': Exploring nationalism and 'whiteness' in Iceland." *Ethnicities* 13 (3), 295-315.

- Long, J., Hylton, K. et Spracklen, K. (2014). whiteness, blackness and settlement: leisure and the integration of new migrants. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 40(11), 1779-1797. doi: 10.1080/1369183X.2014.893189
- Lundström, C. (2013). “Mistresses” and “maids” in transnational “contact zones”: Expatriate wives and the intersection of difference and intimacy in Swedish domestic spaces in Singapore. *Women’s Studies International Forum*, 36, 44-53. doi: 10.1016/j.wsif.2012.09.002
- Lundström, C. (2014). *White Migrations: Gender, Whiteness and Privilege in Transnational Migration*. (s. l.) : Springer.
- Lundström, C. (2017). The White Side of Migration: reflections on race, citizenship and belonging in Sweden. *Nordic Journal of Migration Research*, 7(2), 79-87. doi: 10.1515/njmr-2017-0014
- Lundström, C. (2017). Embodying exoticism: gendered nuances of Swedish hyperwhiteness in the United States. *Scandinavian Studies*, 89(2), 179. doi: 10.5406/scanstud.89.2.0179
- Lundström, C. (2019a). Creating ‘international communities’ in southern Spain: Self-segregation and ‘institutional whiteness’ in Swedish lifestyle migration. *European Journal of Cultural Studies*, 22(5-6), 799-816. doi: 10.1177/1367549418761793
- Lundström, C. (2019b). White women. White nation. White cosmopolitanism: Swedish migration between the national and the global. *NORA - Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, 27(2), 96-111. doi: 10.1080/08038740.2018.1556226
- McDowell, L. (2007). Constructions of whiteness: latvian women workers in post-war britain. *Journal of Baltic Studies*, 38(1), 85-107. doi: 10.1080/01629770701223593
- McDowell, L. (2009). Old and new European economic migrants: whiteness and managed migration policies. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 35(1), 19-36. doi: 10.1080/13691830802488988
- Monteil, L. et Romerio, A. (2017). From disciplines to “studies”: Knowledge, trajectories, policies. *Revue d’anthropologie des connaissances*, 11,3(3), a. doi: 10.3917/rac.036.a
- Nishida, M. (2009). ‘Why does a Nikkei want to talk to other Nikkeis?’: Japanese Brazilians and their identities in São Paulo. *Critique of Anthropology*, 29(4), 423-445. doi: 10.1177/0308275X09345425

- Nukaga, M. (2013). Planning for a successful return home: transnational habitus and education strategies among Japanese expatriate mothers in Los Angeles. *International Sociology*, 28(1), 66-83. doi: 10.1177/0268580912452171
- Paul, A. M. (2011). The 'other' looks back: racial distancing and racial alignment in migrant domestic workers' stereotypes about white and Chinese employers. *Ethnic and Racial Studies*, 34(6), 1068-1087. doi: 10.1080/01419870.2010.528783
- Perez-Amurao, A. L., Sunanta, S. (2020). They are 'Asians just like us': Filipino teachers, colonial aesthetics and English language education in Thailand. *Journal of Social Issues in Southeast Asia*, 35(1), 108-137. doi: 10.1355/sj35-1d
- Piché, V. (2013). Les théories migratoires contemporaines au prisme des textes fondateurs. *Population*, 68(1), 153. doi: 10.3917/popu.1301.0153
- Potter, R. B. et Phillips, J. (2006). Both black and symbolically white: The 'Bajan-Brit' return migrant as post-colonial hybrid. *Ethnic and Racial Studies*, 29(5), 901-927. doi: 10.1080/01419870600813942
- Quashie, H. (2015). La « blanchité » au miroir de l'africanité: Migrations et constructions sociales urbaines d'une assignation identitaire peu explorée (Dakar). *Cahiers d'études africaines*, (220), 761-786. doi: 10.4000/etudesafriaines.18293
- Quashie, H. (2017). Les « origines » présumées du chercheur. Ethnicisation et racialisation de la relation d'enquête dans des contextes migratoires vers le « Sud » (Sénégal). *Revue européenne des migrations internationales*, 33(2-3), 229-254. doi: 10.4000/remi.8669
- Ramos-Zayas, A. Y. (2007). Becoming American, becoming black? Urban competency, racialized spaces, and the politics of citizenship among Brazilian and Puerto Rican youth in Newark. *Identities*, 14(1-2), 85-109. doi: 10.1080/10702890601102555
- Richardson, M. J. (2018). Occupy Hong Kong? *Gweilo* citizenship and social justice. *Annals of the American Association of Geographers*, 108(2), 486-498. doi: 10.1080/24694452.2017.1385379
- Romero, M. (2008). Crossing the immigration and race border: a critical race theory approach to immigration studies. *Contemporary Justice Review*, 11(1), 23-37. doi: 10.1080/10282580701850371

- Ryan, L. (2010). Becoming Polish in London: negotiating ethnicity through migration. *Social Identities*, 16(3), 359-376. doi: 10.1080/13504630.2010.482425
- Rzepnikowska, A. (2019). Racism and xenophobia experienced by Polish migrants in the UK before and after Brexit vote. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 45(1), 61-77. doi: 10.1080/1369183X.2018.1451308
- Samaluk, B. (2014). Whiteness, ethnic privilege and migration: a Bourdieuan framework. *Journal of Managerial Psychology*, 29(4), 370-388. doi: 10.1108/JMP-03-2012-0096
- Sang, K. J. C. et Calvard, T. (2019). 'I'm a migrant, but i'm the right sort of migrant': Hegemonic masculinity, whiteness, and intersectional privilege and (dis)advantage in migratory academic careers. *Gender, Work & Organization*, 26(10), 1506-1525. doi: 10.1111/gwao.12382
- Sohl, L. (2019). "It is so swedish that you have to work". Returning swedish migrant women's negotiations of gender equality and heterosexuality. *NORA - Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, 27(2), 80-95. doi: 10.1080/08038740.2018.1560363
- Speed, S. (2020). The persistence of white supremacy: indigenous women migrants and the structures of settler capitalism. *American Anthropologist*, 122(1), 76-85. doi: 10.1111/aman.13359
- Steyn, M. et Conway, D. (2010). Introduction: intersecting whiteness, interdisciplinary debates. *Ethnicities*, 10(3), 283-291. doi: 10.1177/1468796810372309
- Twine, F. W. et Gallagher, C. (2008). The future of whiteness: a map of the 'third wave'. *Ethnic and Racial Studies*, 31(1), 4-24. doi: 10.1080/01419870701538836
- van Riemsdijk, M. (2010). Variegated privileges of whiteness: lived experiences of Polish nurses in Norway. *Social & Cultural Geography*, 11(2), 117-137. doi: 10.1080/14649360903514376
- Warren, J. W. et Twine, F. W. (1997). White americans, the new minority?: Non-blacks and the ever-expanding boundaries of whiteness. *Journal of Black Studies*, 28(2), 200-218. doi: 10.1177/002193479702800204
- Wihtol de Wenden, C. (2010). *La question migratoire au XXIe siècle: Migrants, réfugiés et relations internationales*. Paris: Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.wende.2010.01>

Wulfhorst, C. (2014). The other Brazilians: community ambivalences among Brazilians in Sydney. *Journal of Intercultural Studies*, 35(5), 475-492. doi: 10.1080/07256868.2014.944108

Yan, H., Sautman, B. et Lu, Y. (2019). Chinese and 'self-segregation' in Africa. *Asian Ethnicity*, 20(1), 40-66. doi: 10.1080/14631369.2018.1511370

Zorko, Š. D. (2018). *Articulations of race and genealogies of encounter among former Yugoslav migrants in Britain*, 22.

ANNEXES

Extrait du tableau d'analyse de discours utilisé pour chaque catégorie d'analyse

	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L
1	Analyse de discours: deuxième catégorie										
2	Migrations Nord-Sud										
3											
4	Année de publication	Nom auteurICE	Genre	Propriétés sociales	Lieu de migration	Populations étudiées	Problématique générale	Cadre théorique mobilisé	Résultat de recherche	Positionnement politique	
5	The "Other" stares back Experiencing Whiteness in Jakarta	2005	Anne-Melke Fechter	Femme	Universitaire d'origine allemande, professeure en Angleterre Blanche	Indonésie - Jakarta	Personnes blanches euro-américaines expatriées en Indonésie	Est-ce que la visibilité de la blanchité dans des sociétés non-blanches permet de retirer à la blanchité son caractère universel et donc de reconnaître ses spécificités par ceux/celles qui la vivent?	Les caractéristiques de la blanchité et auteurICEs de la blanchité Sa non-visibilité (qui renforce son hégémonie) Son caractère construit	Fechter remarque qu'il n'y a pas de processus auto-réflexif amené par cette nouvelle disposition des rapports sociaux. Au contraire, elle note les manières dont les BlancHEs essaient de maintenir leur domination à travers des ressources <i>Aliennesses (Hurtado)</i>	
6	Mobility, white bodies and desire: Euro-American in Jakarta	2016	Anne-Melke Fechter	Femme	universitaire d'origine allemande, professeure en Angleterre Blanche	Indonésie - Jakarta	Personnes blanches euro-américaines expatriées en Indonésie	Etude sur la transformation des identités de genre chez les femmes blanches en Indonésie Inscrit dans une longue histoire coloniale Quelle place ont les femmes dans l'économie politique du désir?	Ong (1999): logiques culturelles du désir → le désir est malléable Ces logiques sont modelées par le pouvoir économique, est en relation avec les systèmes de pouvoir Les systèmes de pouvoir sont aussi ceux qui modèlent les identités de genre	La transformation des identités de genre liée aux mobilités transnationales est le résultat des discours orientalistes, des continuités coloniales, des expériences en tant que femme blanche, culture d'un capitalisme d'entreprise.	on Euro-American corporate expatriates living in Jakarta, which considered how their transnational lives were characterised by boundaries of race and gender (Fechter 2007).
7	'Worklife Pathways' to Singapore and Japan: Gender and Racial Dynamics in Europeans' Mobility to	2017	Helena Hof	Femme	universitaire d'origine suisse (?), professeure à l'université de Zurich Blanche	Singapour et Japon	Citoyens européens qui migrent à Singapour ou au Japon	A travers son étude, veut questionner les raisons (rationalité) du parcours migratoire des migrantEs européenEs (ce qui pousse à voyager etc.) et elle veut prendre en considération les dynamiques de genre et de	Krings et son concept de "worklife pathway" (2013) "Westernized" (Ching, 2006) Singapour and Japan : est-ce que c'est pertinent les pays asiatiques riches dans ma catégorie? Saïd et les discours orientalistes sur l'Asie	Remise en cause du terme "highly skilled migrant" et des privilèges que l'on accorde généralement à ses migrantEs Les décisions prises par les migrantEs dans leur parcours migratoire à avoir avec leur	